

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot
à l'Hôtel du « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

DE NOTRE

Supplément Littéraire

DE DEMAIN

MARCEL PROUST.....	L'affaire Lemoine Pastiches
HUGUES DELORME.....	Le Cheval mécanique Poésie inédite
SONIA.....	Petits cahiers d'une étrangère
JEAN RENOUD.....	Grissette Nouvelle inédite
MAURICE DESFONTAINES.....	Le père de Chateaubriand
LEON HUGONNET.....	Une audience au sultan Moulay-Hassan
G. DUPONT-FERRIER.....	Prédicateurs d'autrefois
EUGÈNE DEMOLDER.....	« La Route d'Emeraude »
STANISLAS RZEWUSKI.....	Grillparzer La vie littéraire à l'étranger
ANDRÉ BEAUNIER.....	A travers les Revues
JULIEN TORCHET.....	Rosina Stoltz Souvenirs
PRINCE DE HOHENLOHE.....	« La guerre de 70-71 et l'unité allemande » Le livre du jour

Page Musicale

EMILE BOURGEOIS..... Simple pensée

LES

Aspects de l'Indulgence

Nous vivons sous le régime de l'indulgence. Elle préside à nos relations. L'ancienne rigueur des stoïques passe de mode. L'opulente s'accommode. Une conduite équivoque, si elle suscite à l'adopte l'envie d'être jugé, ne lui vaut aucune sanction réelle. De l'homme que la médiocrité tait, de la femme que le potin accuse, nul ne refuse la compagnie. Que de salons parisiens amusent leurs habitués par ce coquillage du vice et de la vertu ! On se dégoûte. Plus souvent on se calomnie. Néanmoins on se tolère, et l'on se frotte. Mieux : on s'aime.

L'indulgence est devenue la marque de la bonne éducation. Que ce charmant cavalier soit un indubitable économe, que cette ravissante dame une gourmande avérée : il suffit que nous le sachions. Cela doit-il donc nous priver de leur commerce qui tente par le spirituel, l'audacieux et le brillant de leurs manières ? Point. Je ne confierai pas ma fortune à l'un, ni ma fille à l'autre. Voilà tout. Il est trop agréable de montrer cette belle femme aux convives et cet éminent causeur aux invités, pour que l'on prive ses amis de cette double attraction. Est-ce à dire pour cela que les mœurs s'avilissent ? On l'assure. A tort. Durant la Restauration même les façons étaient pures. Un Stendhal, un Balzac en témoignent, outre mille opuscules de pamphlétaires surnois et renseignements. A vrai dire nous croyons moins en la sûreté de notre opinion. Tant on exagère l'impudence des calomnies que, tout en les accueillant, nous en rabattons. Sans doute, il n'est pas de fumée sans feu. A l'ordinaire, une très minime étincelle provoque des nues denses, et qui bientôt cachent le ciel. Notre indulgence corrige ce rapport entre la cause infime et l'effet monstrueux.

De plus psychologues et sociologues nous influencent. Sans cesse, depuis vingt et des ans, ils réduisent la part de la responsabilité individuelle. La géographie, l'atavisme, le climat, le milieu, l'éducation et les circonstances partagent la complicité de nos fautes. Naguère un médecin déclara que, sur vingt cerveaux d'assassins décapités, quatre avaient, à l'analyse de laboratoire, révélé certaines déformations incompatibles avec une conscience normale. En vertu d'observations analogues, M. Fallières signa tant de grâces. Il fallut que Soleilail épouvanté les mères pour que l'opinion, les jurys et le Parlement signifiaient la fin de la clémence.

Néanmoins, la Commission de l'Amnistie nommée, l'autre jour, par les sénateurs, afin de revoir la loi des députés, va consacrer une indulgence encore du gouvernement et de ses fidèles, tout en déclarant cette fréquence des pardons funeste à l'efficacité de la crainte que doit inspirer le Code. Or, pendant le débat au Palais-Bourbon, les ministres et leur majorité n'avaient pas été les seuls à préconiser « les mesures de concorde ». Le total de la Nation, par ses mandataires de la droite, du centre et de l'extrême gauche, réclama des grâces. L'indulgence demeure au nombre de nos sentiments tenaces et romantiques.

Rien ne m'intéresse comme de voir une idée prendre, au Parlement, les formes différentes et successives des orateurs, afin de s'extérioriser, de triompher. Tel le furet des jeux enfantins, elle court d'un parti à l'autre, déclenche les gestes, devient voix, murmures, insinuations, bravos. Affirmation à droite, contestation au centre, négation à gauche, l'idée s'agitote sous mille aspects humains et antagonistes, qui, chacun, une seconde, la corporifient. On enseignait autrefois que l'Absolu c'est, en dehors de ses apparences négatives ou affirmatives, l'idée pure que nos moyens spirituels limités ne nous permettent pas de concevoir sans ces apparences déformantes.

A la Chambre, on comprend cette légende bizarre et que le même concept d'in-

dulgence, par exemple, soit vérité derrière le binoche à éclats de M. Groussau, mensonge sous la chevelure épaisse et divisée de M. Briand.

On sait que M. Groussau nourrit de la logique dans son crâne oblong frangé d'argent vers la nuque. L'orateur proposa d'allouer un sort identique aux émeutiers de Draveil et aux prêtres ou religieux frappés pour avoir méconnu la loi de séparation. A l'exemple des sociologues et psychologues attestant les complicités de la nature en nos méfaits, le député catholique démontra la complicité de l'histoire dans les débordements de pauvres gens inaccoutumés encore à la dure vie que soudain leur imposent le triomphe des radicaux et la politique intransigeante du Vatican. L'indulgence devint de l'équité qu'incarna M. Groussau en son buste fort sanglé par une redingote noire. Il fut l'apôtre à la barbe mobile, qui souligna, de hochements vifs, une vérité supérieure. Elle fut presque reconnue telle par le demi-cercle de radicaux assis, foule grisâtre et dodue, sur l'amphithéâtre d'acajou.

Les deux mains roses offertes à droite, à gauche comme les plateaux de la balance par le défenseur des religieux attendirent inutilement les poids identiques de miséricorde que, selon lui, un ministre soucieux de libéralisme impartial devait y placer. Lasses d'attendre, les deux mains roses offertes à droite, à gauche comme les plateaux de la balance par le défenseur des religieux attendirent inutilement les poids identiques de miséricorde que, selon lui, un ministre soucieux de libéralisme impartial devait y placer. Lasses d'attendre, les deux mains roses offertes à droite, à gauche comme les plateaux de la balance par le défenseur des religieux attendirent inutilement les poids identiques de miséricorde que, selon lui, un ministre soucieux de libéralisme impartial devait y placer.

Debout au banc du gouvernement, immobile et haut, la jaquette, le pantalon rigides sur l'ossature, M. Briand n'admit pas la nécessité logique d'une indulgence parallèle envers les rebelles des congrégations et les rebelles des syndicats. L'exemple socialiste de M. de Pressensé favorable aux officiers punis après la messe de Laon, et réclamant pour eux la liberté d'entendre tous les sermons, cet exemple d'indulgence bilatérale n'avait pas converti le garde des sceaux. Toutefois, pendant son discours, il parut souffrir les tourments dont il maintenait la rigueur, avec les mots sévères parlant de cette moustache affaissée sur le menton d'une volonte.

L'argumentation ne visa point, ou peu, le tort fait au prestige efficace de la Loi que les amnisties contredisent. M. Briand accusa surtout les conservateurs de pousser les religieux aux défilés dans l'intention de provoquer, autour de leur répression, un mouvement public. Le reproche pouvait aussi bien, et dans les mêmes termes, s'adresser à la Confédération générale du Travail excitant les émeutes de Draveil dans un but semblable. Donc ce furent les agressions de ses adversaires politiques, et non pas l'indulgence elle-même, qui subirent la critique du ministre préposé à la garde et au respect de la Loi. Vers la fin de ses phrases, claires et rythmiques, à la syntaxe très sûre, l'index de M. Briand, pardessus M. Clemenceau, vivace et enfoncé, transperça l'atmosphère de la droite, au nom du Peuple souverain et de ses antipathies volées.

Il est toujours curieux de voir des hommes à l'esprit rare placer le caprice des foules au-dessus de la raison supérieure ; mais la politique est une atténuation de la guerre civile. Avant tout il sied de vaincre. Derrière M. Briand, peu à peu, venus des couloirs, des escaliers de leurs gradins, cent radicaux-socialistes se massèrent, troupe grisâtre aux crânes nus, illuminés par la lumière d'en haut. Les mains jaillirent des poches pour applaudir la puissance de l'omnipotence majoritaire populaire. Parce qu'elle émanait de la droite, la proposition d'indulgence était à ces hommes simples une forme d'injure. Chaque mot du ministre à la parole scandée, chaque mot de refus allumait les feux de la victoire dans les yeux, et développait, dans toutes les poitrines, les palpitations du triomphe, même dans celle d'un Falstaff en jaquette pansue, et de qui la barbe rougeâtre cria.

Ce scepticisme des législateurs, comme celui des mondains, n'attache qu'une importance secondaire au viol des principes, s'ils sont violés par les gens dont la convenance est utile. Amnistier les rebelles des congrégations, c'est le même acte que de recevoir, malgré ses aventures, une duchesse influente, et d'invincer, pour ses aventures, une boutiquière sans crédit. L'indulgence est utilitaire dans la plupart des cas.

Pourtant le principe de la sanction terrassa l'indulgence s'exprimant, tour à tour, par les moyens de M. Georges Berry cubique et débonnaire, par l'entremise de M. Galpin à la belle taille barrée d'une chaîne d'or, par le murmure de M. Flandin, jeune en un veston de lignes parfaites. Patrons oublieux du repos hebdomadaire, épiques fraudeurs du fisc, paysans ennemis des contributions indirectes empruntèrent successivement l'éloquence de cette grosse tête piquetée de roux, de cette face dignement barbue, de ce profil aigu monté sur un faux col limpide, sans obtenir autre chose que des paroles inexorables proférées par le soleil jaune qu'est le chef de M. Lauraine, rapporteur de la Commission. D'ailleurs les ministres ici se firent les zélés des lois intangibles. Sous les mèches noires collées au front comme celles de Bonaparte, M. Viviani vint défendre le loisir des ouvriers contre la cupidité des employeurs ; et il fut noblement implacable. Contre l'indulgence et les fraudeurs, la corpuence de M. Ruau se dressa, condamna par toute l'indignation d'une bouche hérissée en moustache de bretteur. Contre l'indulgence et les contempteurs du fisc, la sveltesse de M. Caillaux escadant la tribune s'éleva. Par-dessus la dame de marbre

qui grave la loi et la dame de marbre qui la proclame dans une trompette, le ministre déclara que l'amnistie encouragerait bientôt les contrebandiers au mépris total des conventions douanières, et que tant d'audace impunie ruinerait le Trésor.

Crâne à frange argentée de M. Groussau, crâne roussâtre et ample de M. Georges Berry, crâne velu de M. Galpin, crâne poli de M. Flandin, vous fûtes, en cette séance du Parlement, les abris de l'Indulgence, comme les visages que vous surmontiez en furent les mines supplantes, puis déconfortées, auxquelles s'ajouta le masque lugubre et doucereux de M. Dumont de la Drôme sollicitant la réintégration des instituteurs antimilitaristes et d'autres fonctionnaires révoqués.

Afin de répondre à ce monsieur couronné de cheveux droits et qui se piquait d'ironie, M. Clemenceau se rendit lentement à la tribune, en portant, sur ses épaules tassées, le poids d'une volonte défensive, agressive et décisive. Avec de la nuit dans ses orbites caves, et du courroux sous la moustache de nègre, il appuya la ventrie contre la tablette pour surplomber l'assistance, blâmer le jeu puéril de comparses aux actes nécessaires de qui gouverne les thèses anciennes du polémiste, puis nier la sincérité de l'apaisement promis par M. Dumont de la Drôme.

M. Jaurès, compact et déployé en barbe rectangulaire, écouta, ses deux mains géantes unies contre son cœur, le président du Conseil imputant aux instituteurs en cause, internationalistes nés autant que fougues, telles phrases de réunions publiques, affirmant leur haine irrémissible de la patrie. Et la main petite, souple du ministre pointait avec l'index, sur le papier, les phrases ridicules des magistrats que chassait même M. Jules Guesde, chevelu comme Jupiter. Aux interjections de l'extrême gauche M. Clemenceau répond en se tassant davantage, en faisant bloc, de l'occupant aux jambes, dans une jaquette remplie, en accumulant la nuit dans les concavités de ses orbites, en saccadant des réponses sous la moustache épaisse et blanche.

Maintenant le concept d'indulgence vocifère, blotti dans les faces nombreuses des unifiés, espalier humain. En vain il gesticule par le moyen de leurs bras accusateurs. En vain il domine dans la masse de M. Jaurès centre de ce tumulte, dieu mal équilibré parmi les rayons gris de la barbe éployée. Bien tôt lui-même, en son gradin supérieur, défie le président du Conseil au banc des ministres. L'indulgence s'exaspère. D'avoir été cortège, tout un jour, de la droite à la gauche sous le courroux implacable et radical, elle se lasse. Au milieu de son espalier humain, M. Jaurès fut le fruit de colère, et qui s'empourpra. Au milieu de ses fidèles, comme le Seigneur des vieilles images au milieu des Anges, Archange, Trônes et Dominations étalés sur les degrés du ciel, il inventa, par sa bouche déserte et par les cent bouches hurlantes, la Sévérité aux orbites concaves, pleines de nuit, que protégeait, tour marchant, donjon redoutable, M. Thomson flanqué de M. Joseph Reinach, bastion trapu.

Si après l'échange de soupçons que M. Jaurès bondit tout à coup, écarta, de ses mains géantes, la troupe des zélés, dégringola de l'amphithéâtre, fonça dans la cohue, assaillit la tribune, s'y pencha, Guignol sublime et véhément, pour dire, avec l'éloquence accentuée du Midi, sa fureur, celle aussi de toutes ses foules révolutionnaires, évoquées par des métaphores.

Ainsi l'indulgence devint, quelques heures, une affaire d'Etat, vraiment. Elle fut en tous les partis, depuis les Catholiques jusqu'aux Unifiés, s'introduire, faire bondir les paroles et frémir les cœurs. Elle provoqua les ripostes et déclencha les colères. La vie de la nation fut entière sa vie, avec les désespoirs des religieux ruinés, la honte des marchands condamnés pour leurs avarices, la haine des antimilitaristes révoqués, la lutte des sectes en passion, la logique sévère des ministres, et les clameurs de la Révolution prête.

Tant cette manière de sentir est principale, en la France d'aujourd'hui.

Paul Adam.

Échos

La Température

Dans la matinée le ciel présentait hier de belles éclaircies, lorsque, vers midi, une chute de neige, accélérée dans sa course par un vent violent et glacé, s'est encore abattue sur Paris. Quelques heures plus tard, le temps était redevenu au beau et la journée n'a plus été coupée que par de courtes giboulées.

La température tend à se relever. Hier matin, à sept heures, le thermomètre marquait à Paris 1^{er} au-dessous de zéro et 3^e au-dessus à cinq heures du soir. La pression barométrique, en hausse lente, accusait à midi 747^{mm} ; elle reste basse dans l'ouest et le centre du continent.

Des chutes de neiges et de pluies sont encore signalées sur presque toute l'Europe ; en France, elles ont donné beaucoup d'eau à Biarritz, à Toulouse, au Havre, à Brest et à Besançon. A Biarritz la mer est houleuse.

La température en baisse dans nos régions de l'Ouest est en hausse dans l'Est. Départements, le matin, au-dessus de zéro : 0^e à Cette, 0^e à Bordeaux, 1^e à Cherbourg et à Rochefort, 2^e à Toulouse et à Perpignan, 3^e à l'île d'Aix, 4^e à Marseille et à Ouessant, 5^e à Cap-Béarn, 7^e à Biarritz et à Orléans, 12^e à Alger.

Au-dessous de zéro : 1^e à Dunkerque, à Brest, à Charleville, à Nancy et à Besançon, 2^e à Boulogne, à Lorient, à Clermont, à Belfort et à Lyon, 3^e à Nantes et au Mans.

En France, le temps va rester un peu froid ;

les chutes de neige et des pluies sont encore probables.

(La température du 4 mars 1909 était à Paris : 1^{er} au-dessous de zéro le matin et 2^e au-dessus l'après-midi ; baromètre : 757^{mm} ; ciel très clair.)

Monte-Carlo. — Température (terrasse du Casino) : à dix heures du matin, 14^e ; à midi, 17^e ; temps beau.

Nice. — Température : à midi, 16^e ; à trois heures, 14^e.

Du New-York Herald :

A New-York : Temps couvert neigeux. Température : maxima : 0^e ; minima : - 2^e. Vent nord, faible.

A Londres : Temps couvert. Température : maxima : 3^e ; minima : - 2^e. Baromètre, 750^{mm}. Vent calme.

A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 1^e.

A Travers Paris

Notre correspondant de Londres nous télégraphie :

« Le Roi a remis son départ à demain vendredi en raison de la tempête qui fait rage dans le pas de Calais. Le contre-ordre a été donné seulement à huit heures trente ce matin, après que l'on eut reçu à Buckingham Palace une dépêche du commodore responsable de la traversée de la Manche, déclarant que l'état de la mer ne permettrait pas d'arriver à Calais à temps pour profiter de la marée sans laquelle il est impossible d'entrer dans le port et d'aborder. »

« Le Roi est en excellente santé et la Reine se remet rapidement de son refroidissement. »

Ce que M. Doumergue dira aujourd'hui à la Chambre des députés, en réponse à l'interpellation de M. Georges Berry, à propos de l'Opéra.

Le ministre de l'Instruction publique déclarera :

« Que les inquiétudes des commanditaires ne l'intéressent pas ;

Qu'il n'admet pas leur intervention dans les actes de directeurs que le gouvernement a choisis ;

Que la commande n'est pas épuisée puisqu'il leur reste encore trois cent mille francs, et que tant que la commande n'est pas épuisée il n'a pas à s'en occuper ;

Enfin, que le cahier des charges étant, d'après lui, respecté, le ministre n'a pas à intervenir.

Notre ami Eugène Lautier, qui a été souffrant à plusieurs reprises cet hiver, ne peut, à notre grand regret, nous continuer sa collaboration. Il nous quitte pour se consacrer à d'autres travaux.

C'est M. Raymond Recouly qui tiendra désormais à sa place la rubrique de la politique étrangère au Figaro.

Nous n'avons pas à présenter notre nouveau collaborateur. Il connaît d'instinct mieux toutes les questions extérieures qu'il a voyagé dans tous les pays où ces questions semblent se former ou se dénouer. Sur l'Autriche, la Russie, l'Angleterre, le Japon, il a publié des ouvrages remarquables : *Le Pays magyar*, *Deux mois de guerre en Mandchourie*, *Le Tsar et la Douma*. Nos lecteurs apprécieront sa compétence et la rectitude de son jugement.

M. Raymond Recouly publiera demain son premier article.

Le docteur Albert Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, fera dimanche, à trois heures, une conférence à Paris, dans le grand amphithéâtre du Muséum.

A la choisi comme sujet : « Les Serpents venimeux », sur lesquels il a fait, dans les Indes et en Afrique, les études qui lui ont permis de trouver le sérum antivenimeux qui porte son nom.

Encore les chiens.

Une nouvelle occasion semble s'offrir à nous, tous les jours, de constater que ces « meilleurs amis de l'homme » n'occupent pas dans la société contemporaine une place digne d'eux, et que nous pourrions utiliser mieux leurs mérites.

Et successivement, en ces dernières années, on les a dressés au repêchage des navires, à l'exploration des champs de bataille, à l'arrestation des malfaiteurs.

On vient de s'apercevoir qu'ils pourraient, à Paris même, nous rendre une autre sorte de services, et d'un singulier prix : et l'on parle de les proposer, la nuit, à la garde des jardins publics.

Il est certain que la présence d'un simple chien de garde au Luxembourg eût sauvé ce jardin des actes d'imbécillité vandalisme qui y ont été commis l'autre nuit.

Et si quelque chose doit étonner, c'est qu'une idée si simple ne soit venue à personne encore ! Nous la signalons à l'attention de M. le préfet de police.

Automobile électorale.

La plus grande conquête que la politique ait faite depuis dix ans, c'est l'automobile, victorieuse des manœuvres de dernière heure, *de ex machina* des réunions contradictoires. Combien de candidats ont réussi parce qu'ils avaient un différentiel plus souple que leur programme ! Combien ont échoué parce que des pannes imprévues tromperont trop souvent l'attente curieuse des électeurs ! Il est vrai qu'ils obtinrent des tribunaux la compensation de quelques dommages-intérêts.

Mais l'automobile, à côté de ses avantages, offre ses dangers. Il est des pays où les luttes politiques sont si violentes qu'il est dangereux d'aventurer la nuit sur les routes de la circonscription en gésine électorale. Dans le Pas-de-Calais, M. Lévy-Ullmann, professeur à la faculté de droit de Lille et candidat aux élections législatives, vient d'être victime d'un grave accident. Son automobile a culbuté en heurtant une grosse

pierre intentionnellement placée sur la route.

Cet accident rappelle le danger beaucoup plus terrible que court naguère, au cours d'une campagne électorale très mouvementée, un sénateur de la Haute-Saône, mort il y a deux ans, M. G. Outhenin-Chalandre. Un soir qu'il revenait d'un village situé sur une hauteur, comme son automobile prenait déjà de l'élan dans la descente, M. Outhenin-Chalandre, qui conduisait lui-même, aperçut brusquement un fil de fer tendu au travers de la route. Il put serrer ses freins à temps et évita d'être guillotiné... Même, il fut élu.

Le comte Edmond Davillier-Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, dont nous annonçons la mort il y a quelques semaines, a laissé par testament au musée historique de l'armée un certain nombre de souvenirs de famille fort intéressants, que le général Niox accueillera avec empressement dans ses collections.

Au nombre de ces souvenirs, nous signalerons notamment une paire de pistolets aux crosses incrustées d'aigles en argent, donnés au comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, ministre d'Etat, par l'empereur Napoléon I^{er}, lors de son mariage avec Marie-Louise.

Deux autres paires de pistolets ayant appartenu au maréchal comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely ont été désignées par le testateur, ainsi que l'épée du maréchal, dans son legs au musée de l'armée. Ces deux paires de pistolets avaient été données par le duc de Montpensier au comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, alors que, général de brigade, il avait escorté le roi Louis-Philippe, le 24 février 1848, de Paris à Saint-Germain.

Une conséquence assez curieuse des neiges que nous subissons sera le déplacement de l'exposition florale du printemps, pour laquelle M. Doumergue avait désigné, dans le jardin des Tuileries, un emplacement enclavant le grand bassin.

L'amarauté de la petite flotte que l'on voit, par le beau temps, évoluer sur le bassin, a protesté énergiquement auprès du ministre : les bateaux n'ayant pu faire cet hiver leurs manœuvres ordinaires, c'était bien le moins qu'on laissât, pendant le printemps, sa liberté d'évolutions à l'escadre des Tuileries.

La résistance du ministre devenant, on le devine, un véritable *casus belli* : M. Doumergue s'est donc diplomatiquement incliné, en donnant aux délégués de l'amarauté l'assurance que le grand bassin serait libre, et en concédant à la Société nationale d'horticulture pour son exposition une autre place dans le jardin des Tuileries.

Mais nous l'avons échappé belle !

La neige, le froid et les variations anormales de la température font de nombreuses victimes. Il importe plus que jamais de multiplier les précautions hygiéniques, parmi lesquelles une des plus importantes est certainement le choix d'une eau de table à la fois bien-faisante et agréable. Par ses qualités salubres que consacrent plus de cinquante années de succès, l'Eau de Saint-Galmier, source Badoit, se recommande d'elle-même à tous ceux qui prennent un souci sérieux de leur santé.

Peut-être fallait-il vivre sur le sol même où naissent et s'épanouissent les fleurs les plus belles et les plus odorantes pour surprendre et capter le mystérieux secret de leur arôme ; on le croirait du moins à respirer les effluves pénétrants et tenaces de ces deux parfums de Jn. Giraud fils, de Grasse : « Fleur de rose » et « Fleur de violette ». Il suffit d'ailleurs pour s'en convaincre de demander l'un ou l'autre soit à Grasse (A. M.), soit à Paris, rue des Capucines : contre la somme minime de douze francs, Jn. Giraud offre en même temps que chaque façon un échantillon de l'autre parfum et un envoi gracieux de fleurs naturelles.

Le pavillon de Hanovre, joyau d'architecture, dernier témoin qui évoquait encore, sur nos boulevards modernes, le temps des carrosses, des robes à paillettes et des perruques poudrées, le pavillon de Hanovre est condamné.

La commission du Vieux Paris s'est émue à la nouvelle qu'on allait le démonter pour construire à sa place une maison à sept étages.

Cette nouvelle est-elle bien exacte ?

Souhaitons qu'on ait induit en erreur la commission du Vieux Paris.

Celle-ci, en tout cas, vient d'adopter un vœu de M. Formigé, invitant le Conseil municipal à « étudier la possibilité de classer les façades intéressantes d'anciennes maisons de Paris, par le paiement d'une indemnité qui constituerait une servitude de conservation de l'aspect ancien ».

En-Belgique, d'ailleurs, on emploie ce système, qui a rendu de grands services à l'art et à l'histoire, notamment, on le sait, à Bruxelles.

Un nouveau musée.

C'est dans l'église Notre-Dame qu'on va l'installer, ainsi que la Commission du Vieux Paris en avait émis le vœu, au cours d'une de ses dernières séances.

Il sera formé de tous les fragments provenant des restaurations successives de Notre-Dame, pierres éparses aujourd'hui dans différents musées et qui constituent d'intéressants éléments d'enseignement.

On y ajoutera tous les souvenirs constitués de l'histoire des monuments, des moulages, des photographies de pièces appartenant à des collections particulières, des estampes représentant les

cérémonies célébrées dans la cathédrale aux siècles passés, baptêmes, mariages, couronnement de l'Empereur, etc.

Il y aura là un ensemble de documents du plus grand intérêt pour les artistes, les travailleurs ou les simples visiteurs.

Nouvelles à la Main

M. Cécaldi propose à la Chambre le dégrèvement des pétroles :
— Ca tombe sous le cens...
— Non, l'essence.

— On l'a soigné aussi bien que possible, il y a eu trois consultations.
— Et après ?
— Après, il est mort...
— La médecine des hommes est satisfaisante.

— J'ai vu Légitimus.
— Comment l'avez-vous trouvé ?
— Très ordinaire : ni grand ni négre.

Le Masque de Fer.

La Crise orientale

La réponse serbe

L'Agence Havas nous a communiqué hier soir la note suivante :

La réponse du gouvernement serbe a été remise au ministre de Russie à Belgrade. Elle sera communiquée ensuite à toutes les puissances.

La Serbie proteste de ses dispositions pacifiques, n'attribue qu'un caractère purement défensif à ses précautions militaires et elle ne souhaite que le rétablissement d'un état de choses normal sur frontières.

Elle ne demande rien, étant décidée à confier aux puissances la sauvegarde de ses intérêts, si l'annexion de la Bosnie-Herzégovine fait l'objet d'une reconnaissance de la part de l'Europe.

Cette note manque peut-être de précision, mais elle en dit pourtant assez pour permettre de considérer la crise sinon comme finie, du moins comme en voie d'apaisement définitif.

Dés que la réponse de la Serbie a été connue, l'apaisement s'est manifesté à Vienne où les journaux ont complètement changé de ton :

Vienne, 4 mars.

Le *Neues Wiener Abendblatt*, qui a des attaches avec le ministère des affaires étrangères, dit avoir de source serbe bien informée que la Serbie a déclaré, dans sa réponse à la Russie, renoncer aux compensations territoriales et vouloir désarmer si l'Autriche-Hongrie, de son côté, désarme. Cette réponse améliorera sensiblement la situation, mais la Serbie devrait faire cette déclaration aussi à Vienne.

La *Zeit* considère qu'avant qu'on en arrive aux négociations économiques, la Serbie désarmerait, et la conséquence sera que les troupes austro-hongroises seront rappelées de la frontière.

La *Wiener Allgemeine Zeitung* estime que quoique la situation ne soit pas encore absolument éclaircie, elle est cependant sensiblement améliorée ; il faut encore attendre le texte de la réponse serbe et que la Serbie fasse une déclaration à Vienne.

La *Neue Presse* considère qu'on marche vers la paix ; la condition posée par la Serbie est sans importance réelle, car il va de soi que les armements ne seront pas continués en Autriche-Hongrie si l'entente est conclue

avec un peu d'inquiétude le prochain mouvement de la diplomatie autrichienne.

On m'a déclaré ce soir, au Foreign Office, que si la Serbie s'en remettrait aux puissances du soin de défendre ses intérêts légitimes et leur demandait de négocier pour elle à Vienne, afin de déterminer les compensations économiques que les puissances lui ont en quelque sorte promises en échange de l'abandon des revendications territoriales, l'Angleterre et naturellement la France et la Russie accepteraient cette mission et commenceraient après de l'Autriche les démarches nécessaires.

Mais que ferait l'Angleterre, ai-je objecté à mon interlocuteur, si l'Autriche ne voulait entendre parler que de négociations directes entre Vienne et Belgrade ? — L'Angleterre, me répondit-on, ne ferait pas la moindre opposition à une entente directe entre le gouvernement autrichien et le gouvernement serbe, si ce dernier le désirait ou acceptait cette proposition de son plein gré.

Et si la Serbie la repousse et si l'Autriche s'entête ?

— La situation deviendrait plus grave et nous serions dans une impasse sans issue visible pour le moment, dit en souriant le haut fonctionnaire du Foreign Office, car il est bien certain que, le moment venu, on trouverait une solution à ce problème à présent insoluble. Mais, ajouta-t-il, en terminant, je reste malgré tout optimiste. — J. COUDRIER.

Nouvelles contradictoires

Berlin, 4 mars.

De Belgrade au Lokal Anzeiger :

Le Roi va partir pour Kragujevatz ; on craint une révolution ; l'exportation des fruits et des céréales est interdite. Les transports de munitions et de matériel de guerre continuent.

L'Autriche, par suite d'une dépêche de la Vossische Zeitung, M. Milovanovitch a déclaré à M. Desros, ministre de France, et à M. Withehead, ministre d'Angleterre, que la Serbie démobiliserait en même temps que l'Autriche accepterait l'annexion et reprendrait avec l'Autriche des relations de bon voisinage. — BONNEFON.

Le trône de Serbie

Budapest, 4 mars.

Le journal Magyarorszag publie un télégramme de son correspondant de Belgrade annonçant que M. Nousich, président du comité de la défense nationale, aurait déclaré que si le prince héritier Georges faisait cesser l'agitation belliqueuse en Serbie et si le différend austro-serbe se réglait à l'amiable, le roi Pierre abdiquerait aussitôt en faveur de son fils.

Le journal ajoute que le prince Georges a promis d'apaiser la population.

Berlin, 4 mars.

Des télégrammes de Belgrade aux journaux se font l'écho du bruit de l'abdication du roi Pierre dès que sera réglée la question austro-serbe.

France et Russie

Saint-Petersbourg, 4 mars.

Le slavophile Vetcher a publié hier soir en première page un grand article de son correspondant de Paris, M. Insaroff, dans lequel il fait, en termes d'une violence extrême et d'une injustice évidente, le procès de la diplomatie française dans la crise actuelle.

Les phrases suivantes que je relève au hasard suffiront à donner une idée de la nervosité peu excusable du journaliste russe dont la plume revivra sans doute, cet accès de mauvaise humeur passé, à une plus saine appréciation des événements : « Si le récent accord franco-allemand, dit cet article, ne profite à la France qui a acheté bien cher à l'Angleterre le droit de séjourner au Maroc, il a, en revanche, fortement servi les intérêts de l'Allemagne qui, après s'être assurée des débouchés nouveaux pour son commerce extérieur, nourrit maintenant l'espoir de voir voter à la Bourse de Paris ses valeurs et diriger dans le sens autrichien la politique française dans la crise balkanique. Sans doute les Français ne consentiront pas, sans se faire tirer l'oreille, à admettre à la Bourse les valeurs allemandes, bien qu'il y ait lieu de croire que les juifs de la Bourse de Paris ne s'y opposeront pas. »

Dans l'affaire des Balkans, l'Allemagne a fait en sorte que la France joue son jeu. »

« Il est triste et pénible de constater, ajoute l'auteur de l'article, que la France a perdu ses traditions chevaleresques et n'est plus qu'un syndicat de banquiers. Sauvez la caisse, voilà le dernier mot. Mais l'argent ne suffit pas pour cimenter les alliances, et nous savons que les banquiers de Paris n'ont donné leurs milliards que parce qu'ils y trouvaient des avantages. La France a oublié déjà 1875, l'incident Schnabel et Algésiras où nos intérêts n'étaient pas engagés et où cependant nous avons soutenu nos alliés sans nous occuper de ce que pensait Berlin. »

Je crois que c'est le commencement d'une campagne qui se dessine contre l'attitude de la France dans la crise orientale dans les principaux organes de la presse russe. Le même mécontentement se retrouve dans une certaine partie de l'opinion. Ce n'est sans doute là qu'une simple coïncidence et je veux espérer que nos confrères russes reconnaîtront bien vite leur erreur et rendront hommage une fois de plus à la loyauté et à la sincérité de l'attitude du gouvernement français, dont le seul souci a été de maintenir la paix européenne. — René MARCHAND.

Nouvelles diverses

Vienne, 4 mars.

La Correspondance Politique apprend que le cabinet de Vienne a fait parvenir ces jours derniers aux puissances deux communications relatives aux affaires des Balkans.

Conformément à la promesse contenue dans la note-circulaire du 22 décembre 1908 concernant les négociations entre l'Autriche-Hongrie et la Turquie, le protocole de l'entente conclue récemment entre ces deux Etats a été porté à la connaissance des puissances, qui ont été, en outre, informées de l'attitude que le cabinet de Vienne adopte relativement aux conditions des négociations qui pourraient avoir lieu au sujet de la Serbie.

Frankfort, 4 mars.

On mande de Constantinople à la Gazette de Francfort :

« On apprend ici que la Russie a l'intention de proposer à la Turquie aussitôt après le règlement de l'indemnité à payer à la Bulgarie, une combinaison ayant pour but de faciliter la solution de la question serbe et monténégrine. »

« Le secret est encore gardé relativement à la nature de cette combinaison ; mais on croit savoir qu'elle sera acceptable pour la Turquie. »

Belgrade, 4 mars.

Le ministre d'Autriche-Hongrie, comte Forgach, est de retour à Belgrade, le congé de huit jours qu'il avait dû prendre étant expiré.

Saint-Petersbourg, 4 mars.

Rifaat-pacha, ministre des affaires étrangères de Turquie, est arrivé à huit heures du matin.

M. Isvolsky donnera demain un grand dîner en l'honneur de Rifaat-pacha.

Le Monde & la Ville

SALONS

La comtesse Jean de Berteux a donné avant-hier son dernier mercredi, car elle va quitter Paris pour faire son séjour annuel à Rome.

Après à cette réception qui fut très élégante :

Duchesse d'Uzès, baronne de Wedel-Jarlsberg, comtesse de La Riboussière, de Sainte-Aldegonde, de Polignac, duchesse de Marlborough, lady Coleridge, miss Zangra, comtesse de Castella, Bertrand et Paul d'Aramon, Jean de Segonzac, comtesse Jacques de Pourtales, duc Decazes, Mme Paris Singer, comtesse de Lorenzini, Joseph de Gontaut-Biron, etc.

Ce n'est pas le lundi 8 mars, mais bien le lundi 13 mars, qu'aura lieu la matinée que nous avons annoncée chez Mme A. de Telf von Hoonholtz.

Réunion intime de musique chez M. et Mme Marcellin-Pellet, mardi dernier, où les amis des maîtres de la maison ont pu applaudir le magnifique talent de pianiste de M. Jean Battalla qui a interprété avec maestria des œuvres de Schumann ; la voix charmante de Mme Jules Maugé dans des mélodies inédites de son mari et de M. Claude Delvincourt.

La toute jeune médaillée du Conservatoire, Mlle Germaine Lefort, a eu sa grande part dans le succès de l'après-midi.

Charmante et des mieux réussies, la soirée donnée au Washington-Palace par Mmes Willeguez, Dufourmontelle et Le Pelletier. Bouteilles : Mmes Willeguez, Dufourmontelle, Le Pelletier, Allard, Labouret, Regnaud, d'Echeverry, Margret, Collignon, Noisette, Bourgeois, Milcent, etc.

Bouteilles : M. Labouret, Delabre, Vignery, de Séguine, Labat, Bagueron, Desormaux, Le Pelletier, Jacquesson, etc.

Dîner très élégant donné hier par lady Coleridge.

Duchesse de Marlborough, prince et princesse de La Trémoille, duc de Devonshire, comtesse Jacques de Pourtales, princesse de Polignac, comte Joseph de Gontaut-Biron, comte de Lorenzini, comte et comtesse Jean de Segonzac, comte et comtesse de Castella, etc.

Très réussie, la soirée intime donnée par M. Cateau.

Après le dîner, la symphonie de J. Haydn, jouée par des instruments « bigophones », on a applaudi Mlle Jane Elvén dans des romances de B. Godard et de Mme Ferraris, et puis Galipaux, étourdissant dans la Fiancée du trombone à coulisse.

Avant-hier, après un dîner très artistique chez Mme Sulzbach, en son hôtel de l'avenue Montaigne, les invités ont eu la surprise d'une revue faite par ainsi dire improvisée et exécutée de verve folle par ce bon-en-train de Galipaux, auquel Mlle Evelyn Janney donnait spirituellement la réplique.

De Londres : Le lord mayor de Londres a présidé mardi dernier un grand dîner du « Alderman and colonel Samuel Wilson's Trust », qui eut lieu au Savoy Restaurant, dans la salle du « H. M. S. Pinafore ».

Parmi ceux qui ont pris part à ce dîner, citons : Le Rt Hon. sir Joseph C. Dimsdale, Bart., K. C. V. O. ; sir Forrest Fulton, K. C. ; sir A. Bonnamy, K. C. ; sir W. Vaughan Morgan, Bart. ; sir Joseph Savory, Bart. ; lieutenant-colonel sir Horatio D. Davies, K. C. M. G. ; sir James T. Ritchie, Bart. ; sir John C. Bell, Bart. ; sir Alfred J. Newton, Bart. ; sir Walter Wilkin, K. C. M. G. ; sir Henry E. Knight ; sir T. Vezey Strong ; sir T. Vansittart Bowater ; sir C. Cheers Wakefield ; Mr. J. J. Baddeley ; Mr. Francis S. Hanson ; Mr. Charles Johnston ; Mr. Francis Howes.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— Mgr le duc de Montpensier a quitté Paris pour faire un grand voyage en Chine et en Extrême-Orient.

— Le grand-duc Serge Michailovitch, venant de Cannes, est arrivé à Paris à l'hôtel Continental.

Des personnes mal renseignées ou mal intentionnées font avec persistance courir le bruit que la marquise de Castrone (Mme Marchesi), a cessé ses cours de chant. Elle veut rassurer ses amis et élèves en leur faisant savoir qu'elle continue ses classes de chant comme autrefois.

MARIAGES

— Hier a été célébré à la mairie du sixième arrondissement, le mariage de Mlle Marguerite de La Roche-Foucauld, fille de M. Victor Fochier, conseiller à la Cour de cassation, et de Mme Fochier, née Lépine, avec M. Georges Bernheim, professeur agrégé de l'Université de Paris.

Les témoins de la mariée étaient : M. Lépine, préfet de police, son oncle, et M. Liard, vice-recteur de l'Université de Paris ; ceux du marié : M. Edouard Bernheim, ingénieur en chef de la marine, et M. Emile Bernheim, ingénieur en chef au corps des mines, ses frères.

AU PAYS DU SOLEIL

— La duchesse d'Elchingen est partie pour quelques jours à Biarritz.

— La comtesse François de Franqueville est partie hier pour Cannes.

— La baronne Henri de Rothschild, venant de Saint-Omer, est rentrée à Paris.

Parmi les derniers arrivés au Grand Hôtel Isotta :

Comte et comtesse du Chastel, comte et comtesse de Casa Miranda, marquis et marquise Coriandri, M. Charles Perret, Herr und Frau Justizrat Porauer, misses Anderson, U. S. A., miss de Towler, comte Pesant et Party sont retournés sur Mercedes de 70-chevaux.

DEUIL

— En l'église de la Madeleine ont été célébrées hier au milieu d'une foule considérable les funérailles de M. Dubois de l'Estant, inspecteur général des finances, maire de Lanthéuil (Calvados), directeur honoraire au ministère des finances, vice-président honoraire du Conseil du réseau des chemins de fer de l'Etat, officier de la Légion d'honneur.

Le deuil était conduit par M. Louis Dubois de l'Estant, son frère, le comte de Nourais, son beau-frère, MM. Pierre, Jean, Jacques et Jean-Marie de Nourais, ses neveux, MM. Péan de Saint-Gilles, M. de Saint-Prix, baron de Grandmaison, marquis de Pange, comte de Pange et comte d'Antier, ses cousins, Prince d'Essling, vicomte de Vogüé, prince de

la Moskowa, prince Murat, G. Pallain, prince A. d'Arenberg, le ministre de Danemark, duc d'Elchingen, Paul Deschanel, comte Grefluff, marquis de Chaponay, comte de La Riboussière, comte d'Harcourt, baron de La Roche-Foucauld, ministre des finances, A. Ribot, Paul Le Roux, C. Heurteau, Henry Jagerschildt, Albert Vandal, G. Saint-Paul, baron de Wimpfen, baron J. de Gontaut, le président Paul Deslaur, Jean de Pange, René Stourm, Guillaume Beer, Jules Beer, comte de Girardin, Léon Bonnat, G. Payelle, comte de Montebello, Paul Cossou, Lee Childe, comte Aimé de La Rochefoucauld, comte Benédetti, P. Worms, de Romilly, L. de Cazeille, Fr. Proment-Meurice, A. Delchet, E. Hély d'Oissel, baron Victor Reille, baron Puyré, Edmond Beer, marquis Louis de Montebello, marquis de Laborde, de Trégona, Léon Renault, de Bos, comte S. de Castella, marquis de Nourais, Tony Raymond, Henri Chabert, comte d'Ormesson, L. Villars, David Oppenheim, comte S. de Castella, comte Hugues de Solages, comte de La Violette, Paul Magny, comte François de Maille, comte de Walewski, Alfred Neymarck, Fournier-Sarlovèze, Ternaux-Campan, Elie de Beaumont, Emile Halphen, marquis de Revenberg, Arthur Raffalovich, comte de Jessaint, baron Marchetti, marquis de Montesquieu-Pezensac, le ministre de Serbie, la président de Viotville, marquis de Lubersac, baron P. de Bourgoing, Edmond de Beauvillier, Antoine de Bouteville, marquis du Lan, James Bagnères, Willy Blumenthal, Forain, L. Avril, G. Kohn, Maurice Rouvier, Ed. Combalat, L. Oulmont, marquis de Tanlay, Jacques Normand, comte B. de Montfort, comte de La Roche-Foucauld, barons Ernest de Léon Bellière, le préfet de police, A. Sarriaux, Arthur Legrand, comte C. Samperi, Alexis Rostand, baron de Beauverger, G. Privat-Dassier, comte de Saint-Quentin, baron de Courcel, comte J. Clary, comte N. Potocki, baron Girard de l'Ain, marquis de Ségur, marquis d'Albuerca, marquis de Ballery, comte Robert de Clermont-Tonnerre, Maurice Hachette, Delaunay-Belleville, marquis de Tillet, etc.

Après l'absoute, le corps a été déposé dans les locaux de l'Institut pour être ensuite transporté à Lanthéuil où aura lieu l'inhumation.

Un discours a été prononcé sous le porche de l'église par M. Blondel, inspecteur des finances.

— A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le marquis Guy de Charnacé vient de mourir. Il avait été, il y a huit jours, frappé de congestion, et depuis lors son état n'avait plus laissé d'espoir.

Le marquis de Charnacé avait débuté dans le journalisme en 1861, puis s'était consacré à la chasse et aux sports qui parurent dans le Temps en 1867. Très versé dans les questions cynégétiques, il avait écrit dans le Nemrod, organe de la vénerie, de nombreux articles sur la chasse au chevreuil et au cerf, articles dont l'un fut le point de départ d'une polémique des plus vives avec le comte de Chabot.

Le marquis de Charnacé avait épousé l'une des filles de la comtesse d'Agout (Daniel Stern). Il était chevalier de la Légion d'honneur.

— Les obsèques de M. Georges Thenon, directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, ont été célébrées hier matin en l'église Saint-Pierre, à Neuilly-sur-Seine. Reconnu dans la foule réunie à la maison mortuaire, 59 rue Charles-Lafitte :

Henri Pictet, P. Ristellhuber, A. Moiréau, Léon Bailly, Thors, Robert gangant, Umann, Alexis Rostand, Dorion, Fédorovitch, Dehaene, Reuilly, Calvi, Berthel, Maurice Lépine, Paul Fargue, Hugo et Horace Finaly, A. Béné, E. Moret, Jacques Franck, André Malhieu, Paul-Casimir Bailly, R. Faure, Louis Raffy, A. Bon, J. Furestille, Larousse, Fernand Devie, vicomte de Villebois-Mareuil, comte Guy Legonidec, Manuel Fay, Henri Godlewski, Willy, Rottenstein, Arthur Weissweiler, Pierre Nebels, G. Amis, J. Mignot, André Gontier, comte de Benedetti, G. Bellanger, Bartlett, Jean Delomotte, H. Hermann, P. Jeannot, Gaston Calmette, etc.

Le deuil était conduit par M. Thenon, fils du défunt, MM. Henri et Alfred Thenon, Léon Gilbert et Léon Jauffrain, ses cousins.

Après l'absoute, le corps a été transporté au cimetière du Grand-Montrouge (Seine), où a eu lieu l'inhumation.

— On annonce le décès à Paris, 187 rue Pierre-Charron, de M. Eugène Blin, le grand industriel d'Elbeuf.

Il sera vivement regretté dans le monde des affaires qui appréciait ses éminentes qualités d'esprit et de cœur.

M. Eugène Blin était officier de la Légion d'honneur.

— On nous annonce de San Remo la mort de la comtesse de Welczek, qui a succombé à Liège, après une longue et cruelle maladie.

Fille du comte de Hatzfeldt, ancien ministre de Prusse à Paris, et de la comtesse née de Castellane, plus tard duchesse de Talleyrand, elle était la petite-fille du maréchal de Castellane et la sœur de la comtesse Jean de Castellane.

Elle laisse trois enfants : le comte Hanno de Welczek, conseiller à la légation de Prusse au Chili, la comtesse de Schönborn et la comtesse Schtrachwitz.

— Nous apprenons la mort de M. Soulières, chef d'escadrons au 37^e régiment d'artillerie, en garnison à Douai. Il laisse un frère, M. Soulières, chef de la troisième brigade des recherches à la Préfecture de police.

Ferrari.

A l'Etranger

Berlin, 4 mars.

Tous les journaux de Berlin s'occupent d'un livre du conseiller de gouvernement, Rudolphe Martin, intitulé : *Le Prince de Bulow et l'Empereur Guillaume II*. L'auteur prétend que l'auteur de l'interview du *Daily Telegraph* est l'écrivain Harold Spencer, qui en avait obtenu les éléments au château de Highfield. L'auteur affirme que le prince de Bulow n'a pas vu le manuscrit du *Daily Telegraph*, mais qu'il connaissait le contenu de l'article ; il soutient enfin que le séjour à Donaueschingen, pendant les débats du Reichstag, avait été conseillé à l'empereur par le prince de Bulow.

Le livre se termine par cette phrase : « Le prince de Bulow n'a pas cessé de pousser au premier plan les actions de l'empereur et par suite le régime personnel sans avoir le courage moral de défendre son impérial maître comme en ont l'habitude les fonctionnaires et officiers prussiens ; quoiqu'il soit la fin du régime personnel doit désirer la démission du prince de Bulow ; quoiqu'on désire un régime constitutionnel doit souhaiter un changement de chancelier. »

La *Tagliche Rundschau* apprend que le livre de M. Martin va susciter des ripostes du ministère. J'en doute.

M. Harold Spencer, l'auteur de l'article du *Daily Telegraph*, a accompagné M. Lloyd George, chancelier de l'Echiquier, dans son voyage d'études en Allemagne. On se souvient que M. Spencer s'efforça de donner au voyage du ministre anglais une importance politique et que les interviews accordées par lui firent grand bruit en Allemagne et en Angleterre. Ce fait prouve que l'article du *Daily Telegraph* fut rédigé dans un esprit animé pour l'Allemagne et j'ajoute que l'article

contribuera à rendre plus cordiale la visite d'Edouard VII à Berlin.

Au moment où je termine cette dépêche, on appelle mon attention sur un point qu'il importe de souligner : le conseiller Martin établit avec clarté et sur la foi de sources indiscutables que l'empereur n'a jamais autorisé la publication d'une interview ou d'un article émanant de lui dans le *Daily Telegraph*. Au moment où il reçut le manuscrit venu d'Angleterre, il crut qu'il s'agissait seulement de documents et de faits destinés à corser une série d'articles qui n'auraient pu lui être attribués. Le prince de Bulow n'avait qu'à énoncer cette vérité pour faire tomber toutes les colères allemandes ; s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il poursuivait un but, d'après le conseiller Martin, et ce but était de fortifier sa position personnelle au détriment de son maître.

On m'assure de source diplomatique que le livre du conseiller Martin, sauf quelques détails concernant par exemple les propositions de M. Chamberlain à l'Allemagne, est exact. — BONNEFON.

La réforme financière en Allemagne

Berlin, 4 mars.

Comme je vous l'annonçais hier en dernière heure, le compromis du Bloc sur la réforme des finances a été voté, par 15 voix contre 13, dans la commission.

Ce compromis, qui prescrit aux Etats confédérés de fournir annuellement cent millions de marks à l'Empire par voie d'impôts directs, est violemment attaqué par la *Gazette de Francfort* et par la *Gazette de Cologne*.

« Pareil compromis, écrit la *Gazette de Cologne*, aboutit à annuler la souveraineté des Etats confédérés en matière de finances ; il leur prescrit des modes d'impôt sans s'inquiéter de leur législation particulière, sans s'inquiéter du fait que, dans les petits Etats, les fortunes moyennes seront obligées, peut-être, d'émigrer en Prusse. Ce compromis est par certains côtés une monstruosité, au point de vue constitutionnel. »

Le secrétaire d'Etat aux finances a refusé de donner l'avis du Bundesrat ; il a répété que cette intervention de l'Empire dans les finances des Etats confédérés soulève les plus graves objections. Il voit surtout dans le compromis une preuve de bonne volonté du Reichstag et renonce à le critiquer en détail. Il s'agit maintenant de voter les impôts directs auxquels les gouvernements confédérés s'opposent.

Demain la commission s'occupera de l'impôt sur le tabac. L'impression générale, dans les milieux informés, est que le Bundesrat n'acceptera pas le compromis du Bloc, qui a pour but principal d'écartier la crise de chancellerie, et que l'on en reviendra à l'impôt sur les successions une fois les impôts indirects votés. — BONNEFON.

Un nouveau Mahdi

Constantinople, 4 mars.

L'apparition dans le Yemen d'un nouveau mahdi nommé Seyed-Mehmed provoque une profonde stupeur dans la province. Il a déjà réuni 35.000 partisans et ses fidèles se font chaque jour plus nombreux. Le nouveau mahdi prêche la doctrine de la régénération du monde et celle de la résurrection, le prophète condamne les menteurs à avoir la langue arrachée et les voleurs à l'amputation des mains.

Les autorités ont envoyé contre l'agitateur cinq bataillons d'infanterie, deux batteries d'artillerie et plusieurs mitrailleuses.

La propriété artistique aux Etats-Unis

Washington, 4 mars.

Le projet relatif aux droits d'auteur en matière de publications musicales, frappé d'un droit de 2 cents, au profit des auteurs, tout rouleau de musique perforée, disque phonographique, etc., aucune maison ne pourra désormais avoir le monopole de la reproduction des publications musicales.

Le projet effectif, en outre, une révision complète des droits relatifs à la propriété artistique, musicale et littéraire, elle accorde aux auteurs étrangers 60 jours pour préparer la publication de leurs œuvres en Amérique.

La Chambre a rejeté le projet portant acceptation par les Etats-Unis de l'invitation de participer à l'exposition universelle de Bruxelles de 1910.

L'affaire Sackville-West

Madrid, 4 mars.

Un coup de théâtre s'est produit à l'audience de cet après-midi. On venait d'entendre plusieurs témoins, entre autres deux Français et un avocat espagnol, lesquels déclaraient avoir eu la certitude que l'on avait vu l'acte de mariage apocryphe, lorsque le procureur annonça qu'il retirait, faute de preuves, l'accusation contre les deux inculpés. L'avocat demanda à protester, en annonçant qu'il maintenait la sienne.

COURTES DÉPÊCHES

— Le roi Ferdinand de Bulgarie, qui a quitté Vienne hier matin, est arrivé dans la soirée à Bucarest, où il a été reçu à la gare par le roi de Roumanie, dont il sera l'hôte jusqu'à ce matin.

— Le *Berliner Lokal-Anzeiger* annonce que l'empereur et l'impératrice d'Allemagne ont renoncé définitivement à faire cette année un séjour en Italie et à Corfou.

— La *Correspondencia* de Madrid annonce que l'on a découvert, contre le mur du palais royal, une bombe munie d'une mèche, peu de temps avant le passage de la reine Christine. D'après un communiqué ministériel, il s'agit d'un simple pèrard qui aurait trouvé un gain.

— M. Abrahamovitch, ministre autrichien sans portefeuille, est relevé de ses fonctions et remplacé par M. Dulemba, député.

— Le général de division Khourchid-pacha est nommé grand maître de l'artillerie en Turquie.

— De la réunion des pairs et des députés favorables au gouvernement, il résulte que le ministère portugais est assuré de la majorité aux Cortes.

— Le *Tribuna* annonce qu'un ancien officier italien, prévenu d'espionnage, a été arrêté à Venise.

Figaro à Londres

LE COMMERCE ANGLO-FRANÇAIS

Londres, 4 mars.

En réponse à une question, le sous-secrétaire d'Etat pour l'Inde a déclaré que le gouvernement français ne voulait pas appliquer le tarif minimum au pétrole venant de l'Inde qu'en échange d'une concession spéciale que le gouvernement indien ne pouvait accorder.

Puis, après qu'un député eut suggéré d'augmenter par représailles les droits sur les vins français importés en Angleterre, le ministre du commerce M. Churchill, a expliqué que la France imposait à certains produits des Etats-Unis un tarif plus élevé que celui des produits correspondants anglais.

Répondant à une autre question du même député, M. Churchill a exposé que le gouvernement français avait été amené à envisager une modification de ses tarifs douaniers, sous la pression des modifications apportées aux leurs par certains pays protectionnistes. Il a ajouté qu'il n'avait aucune raison de croire que des représentations officielles pussent avoir plus de poids en France que les vues des négociants anglais, et il a terminé en disant qu'il avait tout fait pour assurer que le Grand-Bretagne continuât à jouir complètement dans l'avenir du

traitement de la nation la plus favorisée, ce qui implique, a-t-il dit, que si un pays quelconque doit bénéficier d'une réduction soit sur le fer, l'acier ou tout autre article, l'Angleterre jouira dans la même mesure de ces réductions.

L'ARMÉE ANGLAISE

Londres, 4 mars.

M. Haldane, ministre de la guerre, en exposant sa demande de crédits pour l'armée, a passé en revue les différentes questions intéressant la défense nationale. Après avoir indiqué que, dans les sept dernières semaines, l'armée territoriale avait atteint le chiffre de 237.560 hommes, il est entré dans certains détails de réorganisation, préconisant l'emploi sur une grande échelle de l'automobile, et la création de nouveaux éléments permettant aux effectifs d'Egypte et de Malte de devenir, en cas d'éventualités au Soudan, des forces expéditionnaires prêtes.

Le ministre a exposé ensuite son plan de coopération de la métropole avec les colonies, tout en sauvegardant l'autonomie de ces dernières, ainsi que son projet de division du territoire en secteurs, projet qui, à son avis, écarterait plus que jamais tout risque d'invasion.

Il a indiqué la confiance que l'on doit avoir dans la nouvelle artillerie récemment mise en service et la nécessité d'adopter à brève échéance un fusil automatique actuellement à l'étude.

Enfin il a terminé en disant quelques mots de la navigation aérienne qui a toute l'attention du Conseil Impérial.

LES COMMUNICATIONS POSTALES

AVEC LA FRANCE

sans y attacher d'ailleurs la moindre importance, tels petits drames poignants, telles comédies sentimentales qu'elle trouva dans la rue, dont elle eut les échos dans son taudis, et à travers toutes les histoires qu'elle racontait, celle du petit Bâgu, le pauvre petit concubine élevé dans le coin d'un réduit obscur et malsain et dont toutes les espérances se résument en ces mots : « Je voudrais devenir un locataire » ; celle de la petite Phosène, héroïne de « la boîte aux oses » et qui sert de petite maman à ses frères et sœurs et camarades ; celle de Polyte, devenu si joliment colon de vacances que son père refuse de le reconnaître et l'abandonne, tant d'autres encore — passe cet héroïsme spécial fait d'indifférence, de générosité et de souffrance qui fleurit entre les pavés des rues glauques sans air et sans lumière. Les rois de ces rues que nous retrouvons dans les autres nouvelles, ce sont presque toujours les enfants de Paris, extraordinaires, charmants et inquiétants, prodigés de précocité douloureuse, émouvante ou jolie, tels Louisette et Totot, prêts à chanter, un peu prématurément, la « romance » ; et Ninie, le « pauvre petit poulet » ; et le jeune Tricot, mûr déjà — pauvre gosse ! — pour les révoltes généreuses et les barricades.

Parmi ces nouvelles, M. Léon Frapié a eu la coquetterie d'en faire figurer trois ou quatre d'une note toute différente, sans faiblesses et sans faiblesses ; quelques-unes sont très émouvantes, telles le *Comédien*, *l'Amour imposteur*, ou d'une formidable intensité dramatique, comme les *Gants* ; d'autres m'ont paru d'un symbolisme un peu obscur et imprévu ; et puis, après nous être si longtemps promenés, sous la conduite de M. Frapié, en compagnie des loqueteux du faubourg et des petits diables de « la Maternelle », nous nous sentons un peu gênés d'aller avec lui rendre visite à des gens aux expressions choisies, bien mis et bien logés ; nous avons toujours peur d'être chassés par un portier insolent ou renvoyés à l'escalier de service. Aussi bien, c'est la faute de M. Léon Frapié : il est faubourien avec un si grand talent, si personnel et si émouvant, que nous voudrions — si tenace est notre manie des genres — l'empêcher d'être jamais un homme du monde.

Sous le titre *la Princesse de Venise*, M. Maxime Formont a publié récemment un roman historique d'une extraordinaire intensité dramatique et tel que l'imagination la plus ardente et la plus romanesque ne l'eût peut-être pas osé ; mais ce n'est pas sa faute, nous dit-il, « si les annales de cette ville et de cette époque ressemblent parfois aux plus ténébreuses feuilletons ». M. Formont a bien tort de s'excuser, nous sommes à ce point empoignés par l'aventure, l'amour sanglant et tendre et formidable de Cécilia et de Paolo, par le drame d'opéra et de politique dont la Venise du seizième siècle est le théâtre tout indicible, que nous ne songeons pas à chicaner l'auteur sur la vraisemblance de ses récits. Il n'est pas inutile cependant de noter avec le romancier que ces choses invraisemblables sont vraies pour la plupart et que ce roman, l'histoire doit en être très responsable ; ainsi, nous n'avons pas seulement le plaisir d'une lecture attachante et émouvante au plus haut point, mais le profit d'une évocation historique dans un cadre incomparable, reconstitué avec beaucoup de puissance et de couleur par un écrivain qui a réussi à nous offrir une Venise presque inédite, tout simplement en s'efforçant de faire vrai.

A signaler encore parmi les romans de la semaine : *Une leçon de vie*, par M. Laurent Evraud ; *Leur Victoire*, de M. Jules-Philippe Hennez ; *Mieux vaut amour*, de M. Gaston Cronier.

VOYAGES. — HISTOIRES. — LITTÉRATURE. — Le prince d'Orléans publie, sous le titre *la Revanche de la Banque*, une émouvante relation du périlleux voyage qu'il accomplit de juin à septembre 1907 sur cette Belgique célèbre déjà dans le monde par une légendaire expédition polaire. Vous connaissez ce récit, une analyse détaillée en a été publiée ici même avant-hier, et je n'ai plus guère aujourd'hui qu'à saluer cette œuvre remarquable vécue d'abord, écrite ensuite par un prince français dont l'activité exilée s'emploie noblement à des entreprises utiles pour la science. Son récit très pittoresque, très mouvementé, est d'une belle simplicité et c'est le lecteur qui doit deviner les périls dont fut menacé souvent l'équipage au cours de « cet été de dérive dans la mer de Kara » ; une foule d'images photographiques, de cartes, de renseignements donnent à ce

bel ouvrage la valeur d'un très précieux document, et la librairie Plon qui l'a édité a su, en utilisant toutes les ressources de la plus somptueuse typographie et de la gravure la plus parfaite, donner à ce livre une parure vraiment royale.

Dans le domaine historique, M. Henri Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, publie chez Plon un volume d'une remarquable documentation sur *l'Abbaye de Lérins*, « histoire et monuments ». Elle est très émouvante et elle valait la peine d'être fixée de façon définitive l'histoire de cette abbaye depuis l'époque lointaine où quelques solitaires vinrent y chercher la science, l'amour et la foi, jusqu'à nos jours, ayant puisé dans l'exil même de sa richesse des germes de décadence, elle devint la proie des abbés commendataires, et, malgré quatre réformes successives, finit par disparaître, sans laisser un regret, bien « qu'elle fut un des plus beaux monuments de son sein ». M. Moris nous fait connaître une école de savants, de philosophes, de théologiens, de moralistes qui, non contents de répandre par leurs écrits les enseignements de l'Evangile, allèrent porter au loin la civilisation chrétienne. Mais si l'histoire de l'Abbaye est intéressante l'inventaire de l'île Saint-Honorat, où elle s'élevait, de celle de « aux senteurs embaumées, que festonne harmonieusement la vague marine », donne lieu aux plus émouvantes et aux plus précieuses découvertes ; elle a gardé en effet presque intactes les principales monuments de son passé et en la parcourant les visiteurs ne marchent que sur des souvenirs.

A la même librairie, M. Georges Leclercq étudie, en un ouvrage qui, malgré sa spécialité, est fait pour intéresser le grand public, la *Juridiction consulaire de Paris pendant la Révolution*.

Enfin, M. Emile Bourgeois entreprend sur la *Diplomatie secrète au dix-huitième siècle*, un ouvrage dont le premier volume nous initie au « Secret du Régime » et à la politique de l'abbé Dubois. La Triple et la Quadruple Alliance (1716-1718).

Histoire littéraire : M. Gustave Rudler publie à la librairie Armand Colin un important ouvrage sur la *Jeunesse de Benjamin Constant* (1767-1794) qui apporte sur l'existence la plus controversée, sur l'homme le plus diversement jugé, des lumières tout à fait nouvelles et intéressantes. Autour de cette énigmatique figure exaltée parfois avec un enthousiasme débordant, dénigrée souvent jusqu'à la plus grande iniquité, une triple légende s'est formée, selon M. Rudler, légende esthétique, légende domestique, légende politique ; en une préface magistrale, il analyse ces légendes, en explique les origines et puis, avec des documents inédits, il essaye d'établir une sorte de vérité — car il n'y a pas de vérité absolue — en étudiant la première et la seconde éducation de Benjamin Constant, sa liaison avec Mme de Charrière qui l'affirme dans son pessimisme, son mariage, puis sa réconciliation avec Mme de Charrière et sa brouille définitive ; il le conduit jusqu'à sa rencontre avec Mme de Staël, pensant avoir terminé l'enquête qui nous renseignera de façon impartiale et complète sur ce Benjamin Constant qui ne fut pas seulement un « amateur fantasque, passionné, léger et faible, mais un homme qui a beaucoup souffert, beaucoup pensé, beaucoup appris, et pour tout dire enfin, l'un des hommes les plus hommes qui aient jamais été par l'intelligence et la douleur, l'un de ceux qui prêtent le plus à la méditation, l'un des plus riches en moralité profonde et en enseignement de tout genre ». Nous voilà loin du jugement de Sainte-Beuve, jugement que l'auteur estime injuste et téméraire et dont son héros est lui-même quelque peu responsable car « il s'est diminué à plaisir dans l'opinion des hommes ».

En même temps que cet ouvrage, en une plaquette qui le complète de facon utile et lui donne toute sa valeur documentaire, M. Gustave Rudler publie, à la même librairie, une *Bibliographie critique des œuvres de Benjamin Constant*, avec documents inédits et fac-similé.

A la même librairie encore, M. J. Firmery nous donne la *Chanson de Nibelunge*, traduite du haut allemand. Vous avez bien lu « Nibelunge » et non pas, comme vous l'entendez habituellement, « Nibelungen » ; c'est une révélation de M. Firmery qui nous déclare que la forme Nibelunge est essentiellement moderne et que le texte réel est « Nibelunge ». Il nous apprend en outre que Sigfried s'appelle en réalité « Sifrid » ; mais ce sont là des révélations philologiques d'intérêt assez secondaire, et il y a des renseignements plus utiles et plus palpitants dans l'étude considérable dont

il fait précéder sa traduction ; il nous apporte, en effet, un commentaire lumineux de cette légende des Nibelunge, — ou plutôt de ces légendes, car il y en a plusieurs, — généralement si mal comprises ; il nous en fait pénétrer le sens profond et nous explique la leçon que nous donnent ces « héros sans peur comme sans pitié, aux tragiques aventures », et la conclusion de l'œuvre, d'une si haute philosophie, contre l'or maudit, l'or fatal à ceux qui le possèdent, l'or qui fait pénétrer le monde par un vol et qui y fait pénétrer avec lui le crime et le mépris des lois éternelles. Je ne connais pas assez le haut allemand pour juger la traduction elle-même que M. Firmery a faite sur des textes rigoureusement authentiques mais on en affirme qu'elle est d'une remarquable exactitude.

A signaler encore le volume, où sous le titre *Portraits de femmes et d'enfants*, M. Henry Bordeaux fait défiler « Mme de Charrois, la comtesse de Boigne, Mme de Charrière, Mme de Lospinaux, trois comédiennes, une inconnue de Sainte-Beuve, l'enfance de Bayard, l'enfance de Mistral » ; un ouvrage de M. Henri Massis, paru dans la collection « Les Hommes et les Idées », la *Pensée de Maurice Barrès*, une curieuse étude de M. Gaston Strauss, la *Politique de Renan* ; le bel ouvrage de Jean Finot, la *Science du bonheur*, sur lequel les lecteurs du *Figaro* sont déjà renseignés ; et pour finir toujours par les poètes, toujours sacrifiés : un joli recueil de poèmes de M. Marcel Pays, les *Ailes de cire* et les *Nouveaux Sonnets* de M. Amiel où, en des vers d'une heureuse harmonie et d'une belle couleur, le poète évoque « Athènes, Rome, des marbres et des tableaux ».

Ph.-Emmanuel Glaser.

JOURNAUX ET REVUES

Pétin, Renaudel et autres

Se le rappelle-t-on ? Je crois que non... Il s'agissait de savoir si les radicaux du Var se désistèrent pour Renaudel ou pour Pétin. Renaudel est le candidat des socialistes unifiés ; il a pour lui l'amitié du citoyen Jaurès. Pétin... Pétin semblait radical ; mais le citoyen Jaurès disait que Pétin devait être regardé comme un nationaliste honteux. M. Béranger disait que non. Gensollen ne savait pas. Or, Gensollen se désistait. Mais comme Gensollen (et autres) n'avait, en son cœur, nulle raison de préférer Renaudel à Pétin, ni Pétin à Renaudel, il se désistait, disant qu'il ne savait pas pour qui. Et il chargea le comité radical et radical-socialiste de choisir à sa place. Telle était l'indifférence de Gensollen et autres.

Le comité radical et radical-socialiste hésita quelques jours. Si radical qu'on soit, il y a des moments où le dogmatisme n'est pas bien facile. Au bout de quelques jours, le comité eut tout de même une opinion. Il avait choisi Pétin. Cela semble assez raisonnable. En effet, Pétin, qui n'a pas, est peut-être radical. Ce n'est pas évident, puisqu'on prétend aussi qu'il est nationaliste. Mais rien ne prouve absolument qu'il ne soit pas radical. Tandis que Renaudel est certainement socialiste. Oui, socialiste unifié. De sorte que le comité radical peut, à la rigueur, espérer que Pétin soit radical ; mais il n'aurait, avec Renaudel, aucun espoir.

Où... Seulement, le citoyen Jaurès est furieux. Il raconte, dans l'*Humanité*, que le crime est consommé. Il annonce qu'il ne « chicanera » pas ; et puis, il chicanait. Il dit que l'événement est grave, et n'est pas grave pour lui.

Voici. Le congrès de Dijon, si l'on en croit le citoyen Jaurès, est désormais comme s'il n'avait jamais été. Le congrès de Dijon disait des choses un peu socialistes ; et les radicaux ne votent pas pour Renaudel.

Le citoyen Jaurès se trompe : il attache de l'importance au congrès de Dijon. Le congrès de Dijon n'a rien résolu. Et voilà pourquoi est si compliquée l'histoire de Pétin, Gensollen, Renaudel, Jaurès, Béranger, — et autres !...

André Beaunier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

Le Gaulois :
L'amendement Mulac.
La Chambre a voté hier l'amendement Mulac qui met de nouveau sens-dessus-dessous l'impôt sur le revenu. Il est possible qu'aujourd'hui elle le repousse, comme elle a, tout à l'heure, ce jour-ci, adopté, puis repoussé l'amendement Magnié.

Comme le lui a dit M. Jaurès, si elle adopte définitivement cet amendement Mulac, le pays

ne prendra pas au sérieux l'impôt sur le revenu, et nous disons, nous, qu'elle le repousse et amendement, c'est elle qui ne sera pas prise au sérieux par le pays.

L'Humanité, sous la signature de M. Jaurès :

La commission et le gouvernement ont combattu le dangereux amendement Mulac, mais un peu mollement, par peur de s'exposer, s'ils résistaient trop vivement, à un trop grave échec. Des émissaires zélés et bénévoles viennent leur dire : Ne vous engagez pas. Cependant l'état visible, pendant que M. Mulac parlait, que la gauche était inquiète et hostile. Les socialistes, soucieux jusqu'au bout de détourner de la loi tout ce qui pourrait l'affaiblir et la compromettre, m'ont juré de dire pour quelles raisons la réforme devait être votée, dès maintenant, avec un caractère certain, positif et irrévocable. L'amendement Mulac n'a été pris en considération qu'à une majorité infime ; et, aujourd'hui, quand les députés de gauche auront vu à l'officiel qu'il a été rejeté par tous les adversaires de la réforme, ils comprendront qu'ils ont été trahis et se révolteront. A l'écarter au fond. Ainsi les chefs russes de la résistance, au Sénat, ne pourront exploiter contre l'impôt sur le revenu l'ajournement insidieusement proposé par M. Mulac.

Le Journal :
De Bordeaux.

Déclaration du général d'Amade :
L'œuvre de guerre est terminée ; l'œuvre de paix devrait être commencée. Avant que soit rétabli, dans la mesure qu'on peut prévoir, notre corps d'occupation, il faut que la France envoie des troupes à des capitaines et des émigrés. Malheureusement, nous sommes fortement distancés par l'Allemagne et l'Angleterre.

Leurs financiers, leurs commerçants, leurs industriels se sont dépensés et se dépensent chaque jour à l'abri de notre drapeau avec une activité prodigieuse. Il faut que nos compatriotes aillent sans tarder dans la région de Casablanca, qu'ils y apportent capitaux et énergie. Sans doute, il y trouveront de terribles ennemis. Allemands et Anglais ayant presque tout acheté dans le rayon immédiat ; mais les moyens sont nombreux de réaliser de grosses fortunes. La pacification sera bien plus maintenue par l'action des capitaines et de l'activité industrielle et commerciale des Européens établis là-bas que par l'action des armes. Notre influence politique est désormais intimement liée à notre action économique.

Le Petit Journal :
De Bordeaux.

Joseph Gran comparait aujourd'hui devant les magistrats de la 11^e Chambre de la Cour d'assises. Après avoir déclaré qu'il était innocent de l'acte pour lequel il avait été condamné en 1903 par la Cour d'assises, il dit :

« Je regrette aucun de mes actes, je ne suis fier de rien, je ne demande la peine de mort, car j'ai d'ailleurs mérité, car j'ai commis plusieurs crimes. Je vais vous en citer un. Il y a douze ans environ, j'ai assassiné une vieille femme, à Montfleur, près Montfleur ».

Après plaidoirie de son avocat, la Cour a décidé de contrôler les extraordinaires révélations du condamné.

Avant de cette décision Gran murmura :
« C'est très bien qu'on cherche et qu'on trouve, je suis un criminel, je veux être guillotiné car je mérite la mort ! »

Alexandre Charpentier

Ce remarquable artisan, dont le *Figaro* annonçait hier matin la disparition, doit être salué et regretté comme un de ceux qui auront le plus ardemment participé à la renaissance des arts sous la troisième République.

Il faut, pour bien comprendre l'importance de son rôle et l'ardeur qu'il a mise à le remplir, se reporter à un moment, pourtant peu éloigné, où rien ne se produisait de vivant et de vibrant en dehors de l'art des expositions officielles, à cette période qui suivit immédiatement l'Exposition universelle de 1889 et où les œuvres d'art « décoratif » n'étaient pas admises aux Salons.

Alexandre Charpentier, aussitôt qu'au « Champ de Mars » un débouché fut ouvert aux artistes de la matière, se jeta dans cette lutte avec une verve entraînant de bon ouvrier parisien, avec la recherche diverse, opiniâtre, d'un acharné bûcher.

Ceux qui le connurent alors, campé, vaillé que vaillé, dans une bicoque de Billancourt, avec sa figure rougeaud, sa barbe de moine batailleur, ont conservé de lui un pittoresque et sympathique souvenir. C'est que cette espèce de nomade avait la passion du beau et du neuf ; c'est que cet inconnu combattait avec intrépidité aux côtés de Rodin, de Desbois, de Dalou, de Puvis de Chavannes ; c'est que dans cette mesure de banlieue on faisait de merveilleuse musique classique. C'était le Parnasse dans un terrain vague.

En même temps Charpentier devenait le portraitiste de tous les écrivains et artistes du Théâtre libre. Intime ami d'Antoine, il rédigeait en l'honneur du Théâtre libre une histoire en médaillons de bronze qui aura un jour beaucoup de prix.

Peu à peu, on l'apprécia fort. En Belgique, on le recherchait. Il y exécuta de très importants travaux de décoration, et toutes ses expositions à la Libre Esthétique furent des succès pour lui et pour l'école française. Il menait de front ces travaux avec une foule de recherches décoratives, basées sur l'étude de la figure humaine et de la vie moderne intime appli-

quées à l'ornementation des objets usuels : serrures, boutons de porte, fontaines d'appartement, etc. Il fut en ce sens un des renouveaux de l'éclair et du bronze, et de ces choses qui peuvent nous être le plus agréables quand nous visitons les musées d'art décoratif de l'étranger, et de l'Allemagne, en particulier, c'est d'y voir les œuvres de Charpentier en nombre, et exposées aux places d'honneur.

Ces innombrables objets d'art ne l'empêchèrent pas de se livrer à des besognes de plus grande envergure, notamment son curieux bas-relief des *Boulangers*, intéressante tentative de décoration tirée de la vie moderne, mais que malheureusement la traduction en céramique trahit un peu. Une de ses grandes ambitions aurait été de mener à bien le monument de Zola. Mais l'idée de le lui confier en collaboration avec Constantin Meunier ne pouvait avoir d'aboutissement pratique. On ne peut guère faire de la sculpture à quatre mains.

Quant à son *Monument de Charlet*, au square Denfert-Rochereau, c'est une œuvre excellentement française. Tout récemment encore, Charpentier se passionnait pour la substitution du bronze à la pierre qui avait été très endommagée par le temps, et c'est une bonne fortune pour l'art français que cette œuvre alerte et forte soit, sous ces espèces nouvelles, assurée de durer.

En résumé, Charpentier peut être défini en peu de mots : sous une enveloppe rude et populaire, une délicatesse exquise.

Arsène Alexandre.

LA JOURNÉE

Le Parlement : A la Chambre, suite de l'impôt sur le revenu.

Obsèques : M. Lostalot de Bachoné, secrétaire de la rédaction de l'*Illustration* (église Saint-Charles, à Asnières, 1 h. 1/2). — Mme Lebay (Saint-Honoré d'Eylau, 11 h. 1/2). — Mme la marquise de Grammont née d'Estienne de Chaussegros de Lion (Sainte-Clotilde, 10 h. 1/2). — M. Alfred Normand, doyen de l'Académie des beaux-arts (Notre-Dame de Lorette, 10 heures).

Expositions : Inauguration du Salon de la Société artistique des Amateurs (Alcazar des Champs-Élysées). — Inauguration par le Président de la République du Salon de peinture, de sculpture et d'art précieux de l'Automobile-Club de France (10 heures du matin). — Inauguration du Salon de la Société des peintres de montagne, sous la présidence de M. Dujardin-Beaumetz (Cercle de la Librairie, 117, boulevard Saint-Germain, 2 h. 1/2). — Inauguration de l'Exposition d'aquarelles de Mlle Mathilde Séa (Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, 2 h. 1/2).

Assemblée générale : L'Union centrale des syndicats des Agriculteurs de France, sous la présidence de M. Delalande (8, rue d'Albion, 2 heures). — La Société des ingénieurs civils de France (19, rue Blanche, 8 h. 3/4).

Cours et conférences : Institut catholique, 49, rue d'Assas : M. Hemmer : « Les Premières Institutions chrétiennes » (2 h. 1/2). — M. Dierker : « La Nature morte : Wenin et Chardin » (3 h. 4). — M. Virey : « Religion des anciens Égyptiens » (5 h. 1/4).

École des hautes études sociales, 16, rue de la Sorbonne : M. Serruys : « Les Origines alexandrines du christianisme » (4 h. 1/4). — M. de Hevesy : « Les Arts au quinzième siècle en Hongrie » (5 h. 1/2).

Collège libre des sciences sociales, 23, rue Serpente : M. Agache : « Les Préfures de l'art en Grèce » (5 h. 1/2).

Basilique de Sainte-Clotilde : M. l'abbé Gaffre : « Le Conflit entre la Foi et la Science contemporaine tient-il aux hommes ou aux choses ? » (8 h. 1/2).

André Mesurier : « Quelques notes sur les hôpitaux d'autrefois » (157, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2). — M. Copin-Albancelli : « La Franc-Maçonnerie et son pouvoir occulte » (199, rue de Bercy, 8 h. 1/2).

Informations

Un banquet. — Hier à lieu, aux Sociétés savantes, le banquet annuel du Collège libre des sciences sociales, que présidait M. Paul Deschanel, de l'Académie française. A la table d'honneur, et parmi les cent cinquante convives, avaient pris place notamment MM. Espinas, de l'Institut ; Bayet, directeur de l'enseignement supérieur ; Guérin, représentant le bureau du Conseil municipal ; Marin, député de Nancy ; le docteur J. Bertillon, G. Kester, vice-président de la Chambre de commerce de Paris ; l'abbé Naudet, M. Bergeron, secrétaire du Collège ; et s'étaient excusés MM. Léopold Mabileau, Liard, vice-recteur de l'Université de Paris ; T. Steeg, Vigoureux et l'abbé Lemire, député.

Art des sciences. M. du Maroussem, professeur, au nom des fondateurs du Collège, profite de la solennité pour souhaiter la bienvenue au président, M. Deschanel, élu en janvier dernier, ainsi que nous l'avons annoncé, puis il retrace la grande figure de Funck-Brentano, le fondateur du Collège libre des sciences sociales, qui date aujourd'hui de quatorze ans. Ensuite, M. Charles Brun, professeur au

lycée de Saint-Omer, récite une ballade et un sonnet :

Je veux rimer une double ballade,
Dont la première est pour le souvenir.
Puisque les ans nous portent et nous assade,
Que notre front tend à se dégrader.

— C'est ce qu'on nomme un triste privilège :
Voyez plutôt M. Adolphe Rostand !
Si nous parlions de notre vieux collège ?
Mais où sont donc les collègues d'autant ?

Et lorsqu'on a ri et applaudi aux vers de M. Charles Brun, M. Paul Deschanel prend la parole. Il place sa nouvelle présidence sous les auspices du grand universitaire, du grand lettré dont il a l'honneur de porter le nom, puis à son tour il apporte son hommage à la mémoire de Funck-Brentano, qui ne Luxembourg, s'est écrié en 1871 : « La France est malheureuse, la France souffre : je me fais naturaliser Français. » Et il rappelle également Delbet, l'héritier des théories d'Auguste Comte, qui a dirigé les destinées du Collège pendant douze ans ; il rappelle et développe cette phrase du créateur du positivisme : « De plus en plus et toujours les vivants sont gouvernés par les morts. » Après avoir adressé le salut du Collège à un de ses anciens élèves, qui devint ensuite un de ses professeurs, Ahmed Riza, aujourd'hui président de la Chambre ottomane, M. Deschanel, se tournant vers M. Guérin et vers M. Bayet, annonce les innovations qu'il prépare le comité directeur et pour lesquelles il faudra beaucoup d'argent ; il appelle aux chaires du Collège les professeurs éminents de la province et de l'étranger, spécialistes célèbres en certaines matières ; créer des cours de méthode juridique qui n'existent pas à l'École de droit, ce que regrette de nombreux juristes.

Après le discours accueilli par les applaudissements du président, M. Guérin, conseiller municipal, apporte au Collège la certitude de tout l'intérêt que lui porte la Ville de Paris.

Et ce fut une fort agréable réunion post-scolaire.

Marine. — M. Alfred Picard, ministre de la marine, vient de soumettre à la signature du Président de la République un décret instituant au ministère de la marine une commission chargée de l'étude du régime à adopter pour l'achat des charbons destinés à la flotte et aux arsenaux ou autres établissements.

Dans le rapport qui précède le décret, le ministre indique que les conditions dans lesquelles il est procédé aujourd'hui à l'achat des charbons ont provoqué certaines observations, notamment de la part des services du contrôle.

Ces observations tendant principalement à la recherche des moyens de réduire les prix d'achat. Elles soulèvent des questions nombreuses, complexes et délicates au triple point de vue économique, technique et administratif.

Chemins de fer de l'Etat. — Ont été nommés membres du conseil d'administration : MM. Camille Lyon, président de section au Conseil d'Etat ; Lethier, inspecteur général des ponts et chaussées ; Henriot, ingénieur en chef des mines ; Albert de Trazannes, directeur hors cadre au ministère des finances ; Delamotte, inspecteur des finances ; Bouquet, directeur du Conservatoire national des arts et métiers ; Tisserand, directeur honoraire au ministère de l'Agriculture ; Pierre Arce, membre du comité de direction de la Société des ingénieurs civils de France ; Decout, membre de la Chambre de commerce de la Rochelle ; Dubochet, président de la Chambre de commerce de Nantes ; Brice, vice-président de la Chambre de commerce du Havre ; Anguillet, membre de la Chambre de commerce de Rouen ; Alexis Rolland, membre de la Chambre de commerce de Brest ; Gouet, employé principal au service de la traction ; Corpon, ouvrier aux ateliers de Saintes.

L'Association nationale pour la propagation des langues étrangères en France et le placement de boursiers à l'étranger, réunie jeudi soir sous la présidence de M. Géo Gérald, député, a décidé la création de quatre nouvelles bourses de séjour en Angleterre, Allemagne, Italie et Espagne.

Les candidats doivent s'adresser au président de l'association, 15, rue Auber, Paris.

A L'INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE

Pen d'absents à la séance d'hier, pendant laquelle on a naturellement beaucoup parlé des élections prochaines. On entendait jeudi prochain la présentation des titres des candidats aux fauteuils d'Emile Gebhart et de Ludovic Halévy.

M. Thureau-Dangin, à ce propos, annonce à ses collègues que M. Schlumberger se désiste sur le fauteuil de Gaston Boissier et reste candidat au seul fauteuil d'Emile Gebhart.

Il donne d'autre part lecture d'une lettre de M. Emile Bergerat, qui déclare renoncer à toute candidature. M. Bergerat s'était porté, on s'en souvient, sur quatre fauteuils, ceux de MM. Gebhart, Halévy, Coppée et Boissier.

On n'aura donc à entendre jeudi que les parrains des candidatures Schlumberger, Raymond Poincaré et Frédéric Plessis au fauteuil de M. Gebhart, et des candidatures Brioux, Capus, de Portoriche et Jules Delafosse au fauteuil de Ludovic Halévy. Les deux élections auront lieu le jeudi suivant, 18 mars.

Lecture est donnée d'un décret autorisant l'Académie à accepter le legs de 100,000 francs dont le testament de Sully Prudhomme attribue à la compa-

Feuilleton du FIGARO du 5 Mars

(49)

En Allemagne

XLIX

LES JOUETS DE NURENBERG

Parmi les multiples industries qui prospèrent en Franconie, celle des jouets est l'une des plus anciennes et des plus populaires.

Elle fut de bonne heure favorisée par l'abondance du bois en Franconie et dans les régions avoisinantes. Le Böhmer Wald, le Bayerischer Wald et les forêts du Fichtelgebirge fournissaient aux artisans campagnards, à peu de frais, des ressources incalculables. Comme aujourd'hui, ils taillaient au couteau dans le bois tendre, ces figurines grossières, ces étables et ces fermes, ces berges et ces troupeaux au dos frisé, devant lesquels s'exaltaient tant de générations d'enfants. On continue à fabriquer ce genre de jouets primitifs en Haute-Franconie mais surtout en Thuringe où s'est centralisée l'industrie des ustensiles et des jouets de bois.

(1) Voir le *Figaro* des 16, 21, 23, 28 juillet, 1^{er}, 4, 8, 11, 15, 18, 22, 25, 29 août, 1^{er}, 5, 12, 15, 19, 22, 26, 29 septembre, 3, 10, 13, 17, 21, 27 octobre, 3, 7, 14, 25, 29 novembre, 6, 10, 13, 17, 19, 22, 31 décembre 1908, 13, 19, 23, 28, 31 janvier, 4, 12, 20 et 25 février 1909.

Nuremberg, au contraire, la ville du métal, s'est spécialisée ainsi que toute la Moyenne-Franconie dans l'industrie du jouet d'étain, de tôle ou de fer-blanc.

Elle y était entraînée par les habitudes séculaires de ses ouvriers qui toujours travaillaient les métaux. J'ai dit comment dès le moyen âge les mines d'étain du Fichtelgebirge franconien et de l'Erlzgebirge saxon avaient été exploitées par des sociétés de patriciens nurembergeois.

Ils s'étaient acquis le monopole de l'extraction et de la vente de l'étain comme les Fugger d'Augsbourg accaparaient plus tard celui du cuivre en Europe. L'étain était alors le métal utile par excellence, d'un emploi facile et varié, grâce à sa plasticité et à son innocuité.

On en faisait la vaisselle courante, les aiguères, barettes, coupes, gobelets, timbales, huiliers, des collets et des coffres à saucisses. Très primitifs d'abord et de formes grossières, ces objets furent ensuite ornés d'inscriptions, de devises, de fleurs, d'animaux et de figurines en relief. Puis ces figurines au lieu d'être un simple motif d'ornementation furent traitées pour elles-mêmes. On représenta les saints, la Vierge, l'enfant Jésus, les personnages des épiques. Enfin s'inspirant directement de la vie on vint à reproduire des personnages vivants. L'industrie du jouet d'étain était créée. La découverte de la porcelaine, les progrès de la fabrication du verre qui supplantèrent l'étain dans la confection des ustensiles du ménage accentuèrent le développement du jouet métallique. C'est au dix-septième et au dix-huitième siècles que la prospérité des *dochenmacher* (faiseurs de poupées) at-

teint son apogée. De cette époque aussi date l'origine des soldats de plomb qui firent longtemps la célébrité de Nuremberg. On conserve, au musée Germanique, des guerriers de plomb du temps de Frédéric-le-Grand, d'un dessin enfantin et naïf mais de couleurs jolies et de fine matière. Les soldats de Jean-Georges Hilpert — ainsi s'appelaient le premier fabricant — eurent un énorme succès. Et, depuis, l'industrie des soldats de plomb n'a point cessé de prospérer. Cependant, l'évolution du jouet moderne et l'utilisation de matières nouvelles semblent aujourd'hui lui porter préjudice, et c'est vers le nouveau jouet mécanique et scientifique que se porte l'activité des fabricants nurembergeois.

J'ai visité à Nuremberg la fabrique de « soldats de plomb » dont Ernst Heinrichsen hérite la plus fameuse, bien connu des amateurs, celle qui fournit aux princes prussiens des régiments entiers et aux petits écoliers du Brandebourg des boîtes de quelques pennies.

Elle est située dans un quartier paisible, non loin du cimetière Saint-Jean où reposent près de Hans Sachs et de Dürer, les chefs des grandes familles patriciennes. Une porte coquille l'ouvre et basse ouvre sur une petite cour pavée et la perspective d'un jardin feuillu, étroit et long, qui dévale, ravit l'œil des arrivées. Point de bruit de machines, ni de marbeaux, ni de vapeur.

gnie la nue propriété, l'usufruit étant réservé à M. Gerbault, neveu du poète. M. Thureau-Dangin annonce enfin à ses collègues un nouveau legs de Barrère, de 1.500 francs de rente, en nue propriété. La destination indiquée par M. de Barrère est un prix de poésie, qui portera le nom de « Prix Alfred de Pontécoulant ».

Ch. D.

Gazette des Tribunaux

TRIBUNAL CORRECTIONNEL (9^e Chambre) : Le jouet animé.

Sous tous les régimes le pouvoir a poursuivi les caricatures qu'il jugeait injurieuses pour le chef de l'Etat. Au temps de la monarchie de Juillet les poursuites étaient nombreuses, et aucun souverain ne fut plus caricaturé, plus outragé par l'image que le roi Louis-Philippe. On fonda même un journal spécial, la *Caricature*, pour représenter ses traits, et son directeur Charles Philippon fut célèbre pour avoir représenté sous les traits de la poire fameuse la Majesté royale. Il fut célèbre, mais aussi poursuivi, parfois acquitté, parfois aussi envoyé à Sainte-Pélagie.

C'est une caricature du chef de l'Etat qu'on poursuivait hier en police correctionnelle. Mais un dessin est justiciable de la Cour d'assises.

La poursuite avait ceci de particulier qu'elle était qualifiée « outrage par geste ». Ce dessin, qui représentait le gargon de café Maltis tirant la barbe du Président de la République, était en effet un dessin animé. *Tirez la barbe* ! disait une inscription au-dessous d'un chromo assez grossièrement dessiné ; et en tirant sur une languette de papier, les deux petits personnages en carton découpé s'agitaient et gesticulaient. D'où l'outrage « par geste ». Un dessin, un jouet en bois ou en carton est déteré au jury. Si le jouet est animé, il devient justiciable de la police correctionnelle. Il n'y a d'outrage au chef de l'Etat qu'au moment précis où l'on tire le petit ressort de carton.

Cinq prévenus comparaissaient hier devant la 9^e Chambre, MM. Martin, Bourgoing, Orléans, accusés d'avoir vendu ce jouet sur les boulevards et à la terrasse des cafés, M. de Lyons, comme complice, accusé de l'avoir procuré à ses amis.

Il est dit que les procès politiques ne peuvent jamais se dérouler dans le calme. On y soulève incidents de procédure sur incidents, on discute les thèses, les thèses de droit les plus ardues, les plus compliquées, qui par leurs complications souvent inextricables devaient calmer les nerfs de tous les juristes. Point du tout. D'ordinaire le droit et la procédure sont des calmants. En matière politique devant les tribunaux, tout le monde voit rouge. Cette couleur, qui, au dehors, divise, réunit dès qu'on plaide. Et les incidents d'audience les plus violents naissent à chaque instant, au milieu des trouvailles de la procédure.

Les cinq prévenus avaient déposé des conclusions d'incompétence, demandant leur renvoi devant le jury, prétendant qu'un dessin ne cessait d'être un dessin parce qu'il serait animé.

M. le substitut Grané demanda que l'incident sur la compétence fut joint au fond du débat, ce qu'ordonna le Tribunal, qui entendit des témoins. Puis l'on plaça sur la compétence.

M. Grané soutint que le Tribunal correctionnel était compétent. Soudain, au moment où le substitut disait : « Je vais maintenant aborder le fond », M. Léon Prieur, avocat de M. de Lyons, demanda la parole pour répliquer sur la compétence.

— Tout à l'heure ! Laissez finir M. le substitut, dit M. le président Pacton.

— Je proteste ; je tiens à plaider sur la compétence.

— Vous n'avez pas la parole.

— Mais, je tiens...

— Je vous retire la parole !

M. Léon Prieur insiste, et soudain le président, s'adressant aux gardes municipaux :

— Gardes ! faites sortir l'avocat !

Les confrères de M. Prieur protestent, s'interposent entre lui et le garde municipal qui s'avance, lui font un rempart de leurs robes.

— Je représente ici le barreau tout entier, s'écrie M. Léon Prieur. C'est tout le barreau que vous frappez !

Au plus vite on va chercher le bâtonnier, M. Raoul Roussel, qui arrive à la

barre au milieu de l'émotion générale. Allons-nous voir un conflit durable entre la magistrature et le barreau ? Non. La mesure ordonnée par M. le président semble un peu vive à M. le bâtonnier Roussel :

— C'est la première fois qu'un président recourt à la garde, et ce sera le chagrin de mon bâtonnat. Ne pouvait-on pas lever simplement l'audience et expliquer en chambre du conseil en présence du bâtonnier ?

M. le substitut Grané explique qu'il n'y a au fond qu'un malentendu entre le président et M. Prieur. M. le président Pacton dit :

— Nous regrettons tous l'incident.

— C'est le mot que nous attendions, répond M. Raoul Roussel.

Et M. Prieur, dans le calme rétabli, peut prendre la parole.

Le Tribunal se retire pour délibérer et rend un jugement par lequel il se déclare compétent :

Attendu que la manœuvre du chromo à l'aide d'une languette a pour objet d'activer le bras du gargon de café ainsi que le corps du Président de la République et de reproduire la scène abominable qui s'est déroulée sur la place de l'Etoile et de représenter le Président dans une attitude ridicule et outrageante pour lui.

Attendu que l'outrage par geste non mentionné dans la loi de 1881 sur la presse est réprimé par l'article 223 du Code pénal, que les articles 222 et 223 contiennent à protéger le Président de la République, investi de la plus haute magistrature de l'Etat, indépendamment des dispositions de la loi sur la presse.

A quinzaine, il sera statué sur le fond ; à moins que d'ici là les prévenus n'aient fait appel sur la compétence.

**

TRIBUNAL CIVIL (1^{re} Chambre) : Le procès de *Monna Vanna*.

C'est la troisième journée du procès intenté par M. Maeterlinck à son collaborateur, M. Févriér ; et les débats ne sont pas terminés encore. Nous avons entendu hier M. Aubépin et M. Millerand plaider pour le compositeur et pour la direction de l'Opéra, M. Aubépin s'attachant plus spécialement aux faits et M. Millerand plus particulièrement au point de droit. Les deux côtés de la question sont intéressants.

D'après M. Aubépin, il n'aurait jamais été entre les deux collaborateurs convenu d'une façon expresse que *Monna Vanna* fut destinée à l'Opéra-Comique. C'est Mme Georgette Leblanc qui devait s'occuper du choix d'une scène. Elle avait d'abord songé au théâtre de la Monnaie, puis à Monte-Carlo, et le 24 août 1905, elle écrivait à M. Févriér :

« Cher ami, voici la réponse du directeur de la Monnaie :

« Chère madame,

« Nous serions très désireux d'entendre la partition de M. Févriér, et *Monna Vanna* comme sujet musical et poétique nous attire beaucoup. Mais nous sommes en ce moment surchargés de travail. Si M. Févriér pouvait ajourner à un peu plus tard son audition nous en serions ravis.

« Veuillez recevoir madame, etc.

« KIFFERATH et GUIDÉ ».

Pas de réponse de la princesse italienne. Rien à faire du côté Günsbourg — sa saison est pleine. Il nous reste l'audition Heugel, mais il sera temps en novembre. Rien à essayer maintenant, hélas ! Enfin, il ne fallait pas espérer que cela se jouerait cette année. J'espère que vous allez tous bien. Je vous serre la main de tout cœur.

GEORGETTE.

Puis, lorsqu'on traita avec M. Heugel, on n'eut pas encore uniquement en vue l'Opéra-Comique :

Paris, le 25 avril 1907.

Cher monsieur Févriér,

Georgette Leblanc sort du *Ministère*. Elle est belle comme un soleil, en santé merveilleuse et chante *Barbe-Bleue* dans huit jours. Donc, dit-elle, il n'y a qu'à attendre l'événement. On verra ensuite pour *Monna Vanna* à se diriger, selon les circonstances, vers l'Opéra-Comique, l'Opéra ou la Monnaie. C'est la sagesse même. Attendons.

Bien cordialement.

HEUGEL.

On cherchait tout simplement un théâtre au mieux des intérêts communs. L'Opéra-Comique n'ayant pris aucune décision, on songea tout naturellement à l'Opéra, où M. Messager, ami personnel de M. Févriér et de M. Heugel, venait d'être nommé directeur. Point de protestations encore de M. Maeterlinck. Point d'objection au sujet du « cadre trop vaste » de l'Opéra qui sert aujourd'hui de base à sa demande de dommages-intérêts. Puis, le choix entre l'Opéra-Comique et l'Opéra ne fut plus possible, dit l'avocat de M. Févriér, M. Albert

Carré ayant refusé d'écouter la partition du compositeur.

Et Mme Georgette Leblanc faisait part de ce refus très net à M. Févriér par une carte postale expédiée le 15 août 1907 :

Cher ami,

Rien reçu ? Avez-vous envoyé ? Dès que j'aurais travaillé quelques jours pour nous, nous nous rencontrerons et je vous raconterai la démarche que j'ai faite pour *Vanna*. Je trouvais juste de savoir au moins la raison du refus de Carré d'entendre l'œuvre. La vérité était intéressante mais n'exigeait point de vous être rapportée promptement. Il a été plus que charmant ; mais rien ne serait possible cette année.

A bientôt j'espère et de cœur.

GEORGETTE.

Mes meilleurs souvenirs à Mme votre mère et à Mme Févriér.

C'est là un refus de l'Opéra-Comique et non un retard, dit M. Aubépin.

Aussitôt M. Févriér demanda aux directeurs de l'Opéra une audition pour Mme Georgette Leblanc. Ils ne purent l'accorder, décidés à ne faire aucun engagement nouveau, les cadres étant pleins et la troupe au complet. M. Févriér, alors, fait une tentative nouvelle vers l'Opéra-Comique et écrit à M. Albert Carré :

8 novembre 1907.

Cher monsieur Carré,

Je serais très heureux s'il vous était possible de m'accorder un moment d'entretien au sujet de *Monna Vanna*.

Henry FÉVRIER.

Cette lettre n'eut point de réponse, de l'aveu même de M. Carré. Il fallait alors choisir : « Je ne pouvais abandonner tout pour rien », dit M. Févriér. C'est alors que M. Heugel, seul propriétaire de l'œuvre, aurait fait recevoir la pièce à l'Opéra.

Donc nulle faute à reprocher à M. Févriér. Et au surplus nul préjudice subi par Maeterlinck, qui ne saurait dire que l'orchestration de *Monna Vanna* n'est pas faite pour l'Opéra, le compositeur étant seul juge de la question. On fut peut-être sévère pour l'œuvre, disait M. Aubépin, mais est-ce parce qu'elle fut jouée à l'Opéra et non à l'Opéra-Comique ? Le public est le même partout, écrivait Royer, à la salle Sainte-Cécile comme au Cirque. « Et ne fut-on pas jadis sévère et injuste aussi pour *Carmin* et pour *Paust* ? » Nous ne dirons rien du cinquième acte de *Paust*, disaient, au lendemain de la première, dans la *Revue des Deux Mondes*, il n'existe point. Le temps seul peut consacrer les œuvres musicales.

M. Millerand s'attache à démontrer que M. Févriér et Maeterlinck ont cédé leurs droits entiers de propriété à M. Heugel, ne se réservant que les droits d'auteur. Puis, il examine la question très intéressante de savoir si les collaborateurs ont des droits égaux sur l'œuvre. La loi est muette, et la doctrine est divisée. Certains juristes résument la question en disant : « Les collaborateurs se mettent d'accord. » C'est n'est là qu'un souhait.

D'autres ajoutent qu'ils choisissent chacun leur théâtre. Deux premières de la même pièce à la fois ! Ce serait beaucoup. Ce serait trop. En matière de collaboration musicale, c'est, d'après M. Millerand, le compositeur, le musicien, qui a la part dominante dans la collaboration. Au surplus, le Tribunal a un souverain pouvoir d'appréciation. Quelle propriété est plus sacrée, plus absolue que celle des enfants sur laquelle les parents ont des droits égaux ? Et pourtant, ces enfants, on se les partage, on se les dispute, on se les arrache, et les tribunaux statuent sur ces partages d'enfants, réglant les droits de chacun — du père et de la mère ; les droits des visites des parents, statuant sur l'éducation, désignant des lycées, imposant des collèges. Un divorce littéraire doit aussi donner au Tribunal le droit de partager l'enfant, c'est-à-dire l'œuvre commune, et d'attribuer à un des collaborateurs la faculté de faire représenter sa pièce au mieux de ses intérêts.

A huitaine pour conclusions du ministère public.

NOUVELLES JUDICIAIRES

M. Max Régis, qui s'est (il nous le disait à la barre) retiré depuis assez longtemps des luttes politiques, comparait hier devant la 10^e Chambre. Il ne s'agissait point de lutte politique, mais de querelle avec un concierge et des agents. M. Max Régis venait, avant-hier, voir rue de Villeneuve une de ses amies. Il sonne, point de réponse. Il frappe, la porte reste close. Il frappe plus fort, le concierge accourt, veut expulser M. Max Régis, qui fait du bruit. Querelle. Des agents accourent. Des coups sont échangés, des injures. M. Max Régis prétend que le concierge a

frappé le premier (le concierge serait, paraît-il, un ancien lutteur) et que les agents l'ont bousculé.

Le Tribunal condamne M. Max Régis à un mois de prison.

Georges Claretie.

(DE NOTRE CORRESPONDANT)

Condamnation à mort. — Nice. — La Cour d'assises des Alpes-Maritimes a condamné aujourd'hui à la peine de mort le nommé Aguetta Aurelio, sujet italien, âgé de vingt-cinq ans, accusé d'avoir tué aux « camelots du Roy ». Sur mandat du juge, M. Hamard, chef de la Sûreté, a mis hier matin en état d'arrestation MM. Maurice Oblin, étudiant, 54, avenue Hoche, et André Robin, 43, avenue d'Orléans, tous deux âgés de vingt ans. Arrêtés mardi soir par le commissaire de police de Suresne, ils étaient au moment où ils avaient démolé la statue de Zola, ils avaient été relâchés. Les papiers saisis chez eux sont, paraît-il, très compromettants.

D'autre part, hier matin, vers une heure trois quarts, un groupe de cinq « camelots du Roy » s'est rendu rue Lamarck dans l'intention d'aller briser la statue du chevalier de Bayre. Les gardiens de la paix étant intervenus, ils ont pris la fuite. Un seul a été arrêté, C'est M. de Bever, secrétaire général de l'Union catholique, déjà condamné lors des manifestations.

L'AFFAIRE D'ASNIÈRES

M. Bourguet a pu établir exactement l'identité des époux Sargent. Le mari, Cecil Brisset de La Motte-Sargent, est fils d'un colonel anglais et lui-même lieutenant de vaisseau dans la marine britannique. La femme née Savin, mariée en premières nocces à M. Zensma (lequel avait pris rue Graudé, en secondes nocces avec son mari actuel, est née le 5 novembre 1874 à New-York. Elle reçoit de son père une pension mensuelle de 2.000 francs qui lui est servie par MM. Hottinger, banquiers.

On a reconstitué toute leur vie depuis leur arrivée en France, en mars 1903. Ils ont tous les deux la même date de naissance, le 10 janvier 1874. Ils ont eu deux enfants, un garçon et une fille, de la même date de naissance, le 10 janvier 1903. Ils ont eu deux enfants, un garçon et une fille, de la même date de naissance, le 10 janvier 1903.

Le petit Raymond, dont on signalait la disparition, est à Londres, chez une dame Obermann, 422, South Street, Sinsburg Park, à qui l'on a payé 600 francs par semaine. Un autre enfant recueilli par les Sargent, en 1902, a été déposé à leurs frais à Brooklyn (Etat-Unis). Enfin, les autorités anglaises donnent sur leur honnabilité les meilleurs renseignements.

Avant de prendre une décision, et sur la demande de M. de Lyons, M. le docteur Vallon, Brissaud et Claude vont examiner l'état mental de Mme Sargent.

LES MÉFAITS DES PLOTS

Deux chevaux ont encore été électrocutés hier, les plots des tramways électriques, l'un rue Saint-Antoine, l'autre place de la Bastille.

LE FEU

Un incendie dont les causes sont restées ignorées a éclaté vers onze heures du soir dans les ateliers de M. Albert Barberoux, tourneur, 4, passage Saint-Sébastien. Malgré les efforts des pompiers du poste Parmentier, le feu a gagné l'atelier contigu de M. Eugène Champeaux, estampeur. On a pu enfin le localiser, mais les dégâts sont d'au moins 70.000 francs.

AGGREGATION DU REVENU

Toute personne âgée désirant assurer le repos de sa vieillesse peut se constituer de gros revenus par la Rente Viagère. Elle aura, en traitant avec « Le Phénix » (entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat), 33, rue Lafayette, Paris, la certitude de vivre de ses rentes, sans aucun formalité pour les paiements. Cette Compagnie présente à cet égard une sécurité absolue. Aucune ne peut offrir plus d'avantages, plus de facilités, plus de garanties à ses rentiers. S'adresser à son siège social ou à ses agents généraux.

CONCIERGE ET LOCATAIRE

Une violente discussion s'élevait, avant-hier soir, vers onze heures, rue Saint-Florentin, 17, entre le concierge de la maison, M. Gerbig, et un locataire, M. Fernand Stocquart. Celui-ci, dans sa colère, lança à la concierge un coup de pied qui l'atteignit au bas-ventre.

Elle rentra dans sa loge et fit appeler un médecin qui ne constata aucune blessure. Mais à quatre heures du matin elle succomba.

M. Daltroff, commissaire de police, a fait transporter le cadavre à la Morgue et a assigné, malgré ses dénégations, M. Stocquart à la disposition du Parquet.

LA LAMPE « MÉTAL »

C'est le nom de la nouvelle lampe à filament métallique qui vient de faire son apparition sur le marché ; et il est intéressant de signaler qu'elle économise 75 0/0 de courant, donne une lumière très blanche, fonctionne dans toutes les positions, consomme un watt par bougie.

Ce sont là des avantages dont la seule énumération est éloquent. Ajoutez à cela que le prix de la lampe de 32 bougies est de 3 francs.

En vente partout. Exiger la marque « Métal » sur le cristal. — Vente en gros, 5, rue Boudreau.

LA COURSE AU DIVORCE

Mme B..., femme d'un commerçant de la rue Saint-Denis, avait la passion des visites aux grands magasins. Un jour c'est l'exposition de blanc, un autre celle des fourrures... Elle n'achetait rien, mais, disait-elle, cela l'amusait de voir de belles choses...

A la fin M. B... s'ennuya de cette manie et suivit de loin sa femme. Arrivé au quai d'Orsay, il la vit monter prestement dans un auto-taxi. Il y arriva un moment où des agents cyclistes, se mettant en travers, firent que la femme monta dans l'auto-taxi qui attendait.

Edifié, il loua une superbe 40-chevaux qu'il fit stationner à quelque distance de chez lui, assura le concours de deux amis, et hier, comme Mme B... partait pour aller voir l'exposition des soldes d'hiver, il sauta avec eux dans son automobile et se rendit quai d'Orsay. Il y arriva un moment où des agents cyclistes, se mettant en travers, firent que la femme monta dans l'auto-taxi qui attendait.

Il donna l'ordre à son chauffeur de suivre. Mais Mme B... l'avait reconnu et dit à son wattman de filer à toute vitesse. Une course effrénée commença et se poursuivit dans les Champs-Élysées, jusqu'au moment où des agents cyclistes, se mettant en travers, firent que la femme monta dans l'auto-taxi qui attendait.

Mais, au lieu d'un simple procès-verbal pour excès de vitesse, M. B... réclama une comparution devant M. Chanoit, commissaire de police, et là, grâce au témoignage de ses deux amis et du wattman de l'auto-taxi, il fit faire un constat régulier, qui lui permettra d'introduire contre sa femme une instance en divorce.

Jean de Paris.

AVIS DIVERS

PURETÉ sans seconde de la peau, par la VÉRITABLE EAU DE NINON. Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

SIROP à l'acide phénique du Doct. DELAT, contre Grippe, Toux, Rhumes, Influenza, etc.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

La neige à Dunkerque

Dunkerque. — Depuis cinq jours, une véritable tourmente ininterrompue de neige s'abat sur Dunkerque et le littoral. Ce jeudi matin, la ville et le port ont pris un aspect tout à fait sibérien ; le travail a été suspendu à bord des navires et sur les quais, tout mouvement de bateaux a cessé dans les bassins. Les fournisseurs font leurs livraisons en traîneaux. Un tragique événement s'est produit au large : une barque de pêche de Gravelines se rendait au nord, le froid était très vif, le patron Louis Demare, quarante-six ans, tomba mort à la barre, une congestion l'avait fondroyé. Après quarante-huit heures d'efforts, la barque portant le cadavre à pu regagner son port d'attache.

La grève des linotypistes marseillais

Marseille. — La grève des linotypistes continue, mais paraît avoir des conséquences désastreuses pour les grévistes. En effet, les directeurs de journaux refusent, non seulement de discuter avec les grévistes, mais encore ont résolu de leur fermer leurs ateliers et de confier désormais la linotypie des journaux à des ouvriers non syndiqués.

Les journaux ont paru comme de coutume, ce matin et ce soir ; il en sera de même demain.

Quadruple suicide

Reims. — Hier, à Lachausse-de-Montmirail, la femme Gérard, profitant de l'absence de son mari, alluma trois réchauds dans la chambre où étaient couchés ses trois enfants, âgés de neuf, sept et quatre ans, et se coucha auprès d'eux.

Le soir, des voisins, entrant dans la maison, ont trouvé quatre cadavres.

On attribue le drame à la misère.

La femme Gérard était grosse de sept mois.

Argus.

LES THÉÂTRES

Vaudeville : La Route d'Emeraude, drame en vers, en cinq parties, de M. Jean Richepin, d'après le roman de M. Eugène Demolder.

M. Jean Richepin a composé, sur le livret de M. Eugène Demolder, un délicieux opéra. Le romanier de la Route

d'Emeraude est un peintre qui fit un tableau vivant des mœurs hollandaises au début du dix-septième siècle ; le poète, dont le Vaudeville représentait hier le drame, est un virtuose d'une sûreté et d'une maîtrise rares, et les variations que son lyrisme en fête broda sur les thèmes du prosateur forment une ravissante symphonie, un concert plein de morceaux brillants et de jolis couplets, qui à tour à tour une douceur de pastorale et des éclats de fanfare, et où une orchestration savante accompagnée des « motifs » variés sur la poésie intime du foyer, les séductions irritantes de l'aventure et du rêve. Cette transposition d'un art en un autre art est du plus piquant effet. Ainsi, il y a quelques années, un artiste célèbre, pour présenter au public une *Mort de Mozart*, qu'il venait de peindre, en donnant à son œuvre toute sa valeur d'émotion, fit exécuter des mélodies du grand musicien. A vrai dire, je ne sais s'il y a un accord parfait entre l'inspiration de M. Richepin et celle de M. Demolder. Ce dernier est un Flamand un peu lourd dont le réalisme minutieux s'attarde aux peintures rutilantes et souvent vigoureuses de « kermesses » ; M. Jean Richepin est un artiste de culture française et de tradition classique qui a le goût de l'ordre et de la mesure. Rien de plus souple, de plus alerte, de plus vif, que sa poésie dont les vers s'enchaînent avec une aisance familière et un bonheur de réussite constant. Comme le jeune Kobus de son drame, M. Jean Richepin est un artiste qui connaît l'importance du métier ; des ses débuts retentissants, on admirait chez le jeune réfractaire, révolté contre toute discipline sauf contre celle de la syntaxe, de fortes qualités de technicien. Semblables aux escholières du moyen âge, qui étaient de mauvais garnements et de bons latinistes, ses Gueux ne se gisaient que dans des bouges voisins de la Sorbonne.

La Route d'Emeraude nous introduit d'abord dans un de ces vieux intérieurs hollandais où l'on attend toujours d'apercevoir un visage placide qui se penche sur une vieille bible d'Amsterdam, reliée en cuir et ornée de lourds fers de moulin. C'est le rez-de-chaussée du moulin, dont Balthazar Barent est le patron. Après de lui, son fils s'occupe sagement à porter les sacs de blé. Le jeune Kobus est un gentil gargon de vingt ans ; et il serait heureux, entre son père et la jolie Lisbeth qui l'épousera bientôt, si, un jour, en regardant les images de la bible familiale, il n'avait senti s'éveiller en lui un amour frénétique de la peinture. Le vieux Balthazar, qui a sur les coutumes des artistes des idées sommaires, mais arrêtées, combat énergiquement les rêves ambitieux de Kobus. Et Kobus est très malheureux. Heureusement, une troupe de peintres en voyage s'arrête par hasard au moulin : ce sont les élèves de l'illustre Krul, le rival et l'ami de Rembrandt, et Krul lui-même. En regardant les esquisses de l'enfant, le maître est surpris. Devant l'autorité d'un tel maître, Balthazar Barent ne s'acharne plus à disputer à la gloire le fils qui le considérait comme le compagnon et le continuateur futur de sa tâche. Et Kobus, emmené par la bande joyeuse, part, plein d'ardeur, pour Haarlem.

L'atelier des Krul est un tableau amusant de ces demeures de vieux artistes, qui étaient, en quelque sorte, des artisans et vivaient en famille au milieu de leurs élèves. M. Jean Richepin a dessiné des silhouettes vivantes de ces apprentis dont les gras portraits, l'existence dissolue, ne parvenaient point à détourner Kobus du rêve qu'il poursuivait obstinément. Parmi eux, il en est un qui a été nommé depuis longtemps à l'atelier pour se fixer à la taverne, sorte de bohème de la paresse conduisant, de dégradation en dégradation, à la pire crapule. Ce Dirk garde tout de même, dans son cœur, pour quelques parties intimes ; et, en voyant l'innocence de Kobus, son oncle pour lui le travail, sa modestie, il s'est pris pour lui d'une affection protectrice, comme si, incapable de s'intéresser désormais à son propre destin, il soignait en ce jeune homme une nouvelle épreuve, et plus réussie, de lui-même. On reconnaît en ce personnage un des modèles des héros qui sont les plus chers au poète des Gueux : celui du bandit honnête qui est capable de commettre, presque dans le même temps, les actions les plus criminelles et les plus délicates. J'ai noté, dans la Route d'Emeraude, deux vers où le rime mariée familièrement l'idée de scrupule et celle de crapule. Ce flibustier exemplaire est d'ailleurs un personnage traditionnel depuis bientôt un siècle, et auquel le romantisme donna ses lettres de noblesse. M. Richepin, au cours de sa brillante carrière, l'a rencontré plusieurs fois déjà, et notamment dans ce poétique vagabond qui lui doit une fortune dont beaucoup de bourgeois

font les mêmes modèles que les vagues. Vous trouvez, en effet, des motifs depuis 29 sous jusqu'à 400 francs. Faut-il louer cette innovation qui, au lieu de solliciter l'imagination de l'enfant, l'immobilise en la satisfaisant trop complètement ? Tant de perfection ne l'assole-t-elle pas et n'est-ce pas aux dépens de la joie des découvertes et des combinaisons imprévues, que l'on prétend faire à tout prix de nos bambins des techniciens et des mécaniciens trop précoces ? Problème à résoudre.

Pour les petites filles, et afin de les initier de bonne heure à leur rôle de maîtresse de maison, on a réduit tous les modèles de cuisines, offices, salles de bain, buanderies, lingerie, batteries et ustensiles de tous genres, en cuivre, en émail, en fer-blanc, copies textuelles des installations confortables que les ménages allemands contemplant à l'exposition de Munich avec des regards d'admiration et de convoitise.

Les salles de bains sont munies de chauffe-bains fonctionnant très bien, de baignoires émaillées et de petits bains montés sur pied, pour les poupées, il y a des rouleaux caoutchoutés pour presser le linge mouillé, des essoreuses pour le sécher, à l'usage des minuscules trousses, et des fourneaux à gaz, et des fourneaux électriques, et des stérilisateur, barattes, qui fabriquent réellement le beurre, glaciers, machines à faire la mayonnaise, et en faisant ! râpes à fromage râpant, hachoirs mécaniques fonctionnant et qui semblent faits pour un monde de dames lilliputiennes.

Jules Huret.

(A suivre.)

d'hiver, des zouaves morts, au bivouac, des ambulances, des canons, des télégraphistes, et, en regard, l'armée allemande au grand complet, tous les régiments de la garde : grenadiers, fusiliers, chasseurs, cuirassiers, hussards, uhlans, dragons, sapeurs, chevaliers-légers bavarois, carabiniers saxons, dragons wurtembergeois, ceux de Hesse, de Bade, de Mecklembourg, d'Oldenbourg, de Brunswick. A côté, l'armée russe, l'armée anglaise, l'armée suisse, italienne, espagnole, américaine, leagère, danoise, serbe, sudiste, grecque, les monténégrins, les Marocains, des Abyssins, des nègres, des Boers, des Indiens peaux-rouges, des Mexicains, des Brésiliens, des Argentins. Puis les armées armées de la guerre de Sept ans, de la guerre de Trente ans, hallebardiers, mousquetaires, arquebustiers, piqueurs, les soldats du moyen âge, lansquenets, archers, arbalétriers, écuyers, chevaliers, suisses. Puis les guerriers des temps anciens, Romains, Carthaginois, Gaulois, Huns, Germains ; Grecs, Perses, Egyptiens. Toute l'histoire des guerres humaines peut ainsi se reconstituer, depuis le combat des Thermopyles jusqu'aux escarmouches de la Chaoua...

Pour aider à rendre la vérité de ces batailles on vous fournit des arbres, des champs saccagés, des villages ruinés, des églises, des barricades, des bastions, des camps, des fortifications, des ponts, des feux de bivouac, des plaques de verre pour les rivières, des débris d'obus et des soldats morts, tout ce qui peut donner l'idée du carnage et de la dévastation.

Depuis que l'Allemagne devient une puissance maritime, les collections s'aug-

mentent d'accessoires de guerres navales. On peut déjà reconstituer la bataille de Tschushima avec des cuirassés, des croiseurs, des torpilleurs russes et japonais.

Il y a aussi des chasses à courre, des chasses au tigre, au crocodile, des scènes de la vie paysanne, marchés, cours de fermes, moissons, labours,

seraient jaloux et qu'il appela le Chemineau.

Or, Dirk, qui pratique familièrement un monde de coupe-jarrets, de tireurs de cartes et de menus fripons, moitié escrocs, moitié spadassins, n'a bien sûr pas trop de l'expérience et des relations que lui valut son existence agitée pour défendre Kobus Barent. En copiant avec passion la beauté des lignes et en faisant chanter sur la toile le clair obscur des chairs, celui-ci, en effet, s'est follement épris du modèle. L'ensorcelante Siska ne montre point le charme plantureux et paisible des femmes hollandaises, mais elle a dans les veines du sang de gitane. Kobus a suivi cette fille satanique jusqu'à Amsterdam où elle vit dans le luxe que lui procure la galanterie; et Dirk, qui les a accompagnés, suit d'un œil paternel les ébats du couple. Il arrive toutefois un moment où sa conscience de brave homme qui n'a pas en la chance de remplir sa destinée lui commande d'éclairer le jeune peintre sur le danger auquel l'expose une vie d'amant trop aimé. Ce danger est d'ordre moral: Kobus imagine naïvement suffire, avec la pension que lui fait son père, à l'entretien de sa maîtresse. Instruit par Dirk, Kobus songe d'abord à tuer l'infidèle, puis à la quitter; l'arrivée subite de Siska, en compagnie d'un riche marchand, donne à la scène de rupture un tour plus tragique. Après une scène pendant laquelle le vieux libertin est frappé à mort, Kobus est contraint de fuir, pour ne pas être arrêté et pendu.

C'est dans une troupe de brigands que, semblable à l'amant de Carmen, il se réfugie. On sait que l'action se passe au dix-septième siècle: la guerre d'Espagne vient de finir, et les routes sont encore occupées par des bandes de malfaiteurs, que composent des reîtres allemands et des déserteurs espagnols. Ces brigands accablent dans leur compagnie Kobus, Dirk et Siska. Il se produit alors un phénomène qu'on pouvait prévoir: la courtoisie dont le geste de Kobus assasin avait révélé la passion, se détache de lui quand elle voit le remords amolir son cœur. Par suite, elle se sent attirée violemment vers le capitaine des brigands, qui n'est point susceptible d'une telle pusillanimité. Et bientôt Kobus se trouve en présence du « capitaine » dans la situation où il fut naguère en face du riche marchand d'Amsterdam. Mais son nouvel adversaire est plus redoutable que ne l'était le premier. A la première dispute, il décharge sur lui son pistolet. Le brave Dirk se place devant son ami juste à temps pour recevoir la balle en pleine poitrine. Et Kobus le recueille dans ses bras, tandis que la bande s'éloigne rapidement, afin de s'embarquer dans un bateau qui attend près de là les compagnons et doit les conduire en Espagne.

Abandonnés sans défense, les deux amis sont destinés à tomber bientôt aux mains des policiers qui les recherchent. Par des chemins secrets, Kobus regagne néanmoins le village natal. Et quand il frappé à la porte du moulin, le vieux Balazar reconnaît avec peine dans ce vagabond hâve le fils qu'il désespérait de revoir. C'est le retour de l'enfant prodigue, ou plutôt, c'est la dernière étape du bon peintre qui, ayant terminé son double apprentissage du mé-

tier et de la vie, est mûr désormais pour faire de beaux tableaux et être un sage bourgeois. Le malheur a complété son apprentissage et les leçons de maître Krul. Kobus, maître à son tour, sera peintre et menuisier, comme Jan Steen fut brasseur, Goyen marchand de tulipes et Van de Cappelle teinturier. Et Dirk, avant de mourir, à le temps d'unir les mains de Lisbeth et de Kobus, en demandant à ce dernier, pour seule récompense, de faire des chefs-d'œuvre. La route aux couleurs d'espérance, la route d'émancipation, est un chemin qui traverse des pays dangereux mais qui conduit, quelquefois, à bon port.

Ce conte romanesque, écrit avec une verve éblouissante, est admirablement interprété par M. Decori qui a retrouvé dans le personnage de Dirk le succès du Chemineau. Il a montré autant de charme dans les scènes de tendresse que de force dans les scènes de passion. M. Decori est un des derniers acteurs qui aient le sens du panache. Le rôle de Siska était peut-être un peu lourd pour Mlle Carlier; cependant la jolie comédienne composa avec soin le personnage de la farouche bohémienne. M. Joffe fut un père Balazar plein de bon sens et de bonhomie, et M. Lérand nous présenta un Rembrandt plein de mesure, de mélancolie et de gravité. On a goûté la finesse, l'intelligence et la sensibilité d'une jeune artiste, Mlle Carrière, délicieuse dans le rôle de Lisbeth, la fiancée de Kobus. Ce jeune héros trouvé dans M. Gauthier, un interprète animé d'une fougue juvénile, d'une foi ardente et d'une passion sincère. Mlle Céleste Caron a dessiné d'une façon pittoresque une silhouette de vieille pousseuse, et Mlle Renée Bussy révéla beaucoup de qualités comiques dans le rôle de dame Krul.

MM. Porel et Peter Carin ont mis en scène la *Route d'Émeraude* avec un luxe et un goût qui méritent les plus grands éloges.

Francis Chevasse.

LA SOIRÉE

LA ROUTE D'ÉMERAUDE

AU VAUDEVILLE

— Qu'est-ce que vous dites ? Répétez... — Je dis que la pièce que le Vaudeville va mettre en répétition est une pièce en vers et à costumes.

— Quelle blague ! — Tel est le fragment de dialogue qui fut édité à une centaine d'exemplaires dans toutes les coulisses, dans toutes les salles de rédaction, dans tous les cafés « m-as-tu vu », au moment où M. Porel décida de semer quelque chose à la place du *Lys* à son déclin.

La nouvelle se heurta un peu partout au scepticisme le plus net. On ne pouvait pas imaginer que le Vaudeville de la Chaussée d'Antin et du boulevard des Capucines, le Vaudeville de Porel — et encore un peu, par le souvenir, celui de Réjane, — que le Vaudeville de toute la pléiade ultra-parisienne, des Paul Hervieu, des Maurice Donnay, des Georges Feydeau, des Abel Hermant, des Henry Bataille, des Pierre Wolff, des Gaston Leroux, des Romain Coolus, etc., etc., allait abandonner la psychologie moderne, la pièce moderne, la prose moderne, pour le romantisme versifié !... Les clubs en tressaillèrent et les courtoisiers à la mode en sursautèrent !

Renseignements pris, il fallut pourtant se rendre à l'évidence: M. Porel interviewé avait murmuré avec un sourire bon enfant: « Pour-

quoi pas ? », et M. Peter Carin, son ombre amant, avait risqué un: « Eh ! eh ! » compromettant.

Peu à peu les faits se précisèrent. Il s'agissait bien, en effet, d'un drame en cinq parties, de la contenance de 1,700 vers, composé par M. Jean Richepin, de l'Académie française, d'après le roman de M. Eugène Demolder.

Puis les particularités succédèrent aux généralités: c'est Decori qui, emballé par la pièce, avait entraîné M. Peter Carin à une audition... M. Peter Carin, emballé à son tour, avait entraîné chez M. Richepin M. Porel, qui, emballé lui-même, avait décidé, dans un bel accès d'altruisme, de monter la pièce pour que de cet emballement chacun en prit pour son appétit poétique.

Et voilà comment nous eûmes le régal d'une belle œuvre poétique montée avec le goût le plus sûr et le plus raffiné.

Le premier tableau représente l'intérieur d'un moulin à vent hollandais qu'encombrent des sacs de grain. C'est là que nous est faite la présentation inattendue et singulière de quelques-uns de nos comédiens les plus élégants, sous les justaucorps et les hauts-de-chausses, du dix-septième siècle. Voici Louis Gauthier lui-même, l'habitué jeune premier aux jaquettes ajustées et aux cravates étudiées, en jeune farinier un peu débraillé, Voici le brave Joffe, l'indulgent et excellent bon vivant du *Ruisseau*, en vieux menuisier; voici Louis Decori — qui va se tailler un gros succès — en vieux rapin raté et bouffon.

Via! c'est Frans Hals, qui s'appelle Frantz Krul, je n'ai pas encore demandé pourquoi. Pierre Juvenet, élève peintre, répond au nom combien hollandais de Pieter Osterwede; le voilà avec ses camarades. Puis, ayant déposé la parisienne célèbre par la somptuosité de ses toilettes et le luxe de ses chapeaux, c'est Madeleine Carlier en modèle de race hispano-flamande, sous un nom bohémien; puis c'est la gentille Carze, une Lisbeth candide et mignonne comme sont toutes les fiancées momentanément désempées.

Le second tableau nous transporte dans l'atelier de Frans Hals, qui persiste à s'appeler Krul. Le maître termine un de ses groupes de syndics. On distingue sur les murs quelques-unes de ses toiles, notamment le *Fou à la guitare*, évidemment très spécialement par le musée d'Amsterdam... Ce Porel ne se refuse plus rien !

C'est là que nous voyons la grosse dame Krul, Mme Frans Hals, personnifiée d'amusante façon par Mme Renée Bussy, et aussi Lérand, absolument parfait en Rembrandt, dont il a copié la tête, y compris la perruque rousse grisonnante et frisée, et aussi les boudes d'oreilles, sur le portrait fameux.

Le troisième tableau est la reconstitution bien curieuse de la chambre d'une riche courtoise au dix-septième siècle. Avec quel amusant souci de l'archéologie pittoresque a été composé cet intérieur !

C'est ensuite un coin des dunes de Dorrecht, la nuit; paysage désolé d'un aspect saisissant. On aperçoit la mer dont on entend le déferlement monotone sur le rivage, harmonie initiatrice obtenue avec une énorme roue remplie de gravier.

Enfin nous revenons au moulin; nous voici sur sa plate-forme, et au fond, sur la ville, le soleil se lève...

Poètes! prenez vos luths et courez tous donner un baiser à M. Porel !

Un Monsieur de l'Orchestre.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui:

Au théâtre Femina (Vendredis de Femina), à 8 heures, conférence de M. de Max: « Catulle Mendès et son œuvre », avec le concours du maître Massenet, Mmes Lucy Arbell, Le Senne, de l'Opéra; Sergine, MM. Gavarri-Charpenel, Rocher. Fautouils depuis 8 francs.

Ce soir:

Salle du théâtre Marigny, sous les auspices de « l'Enivre », à 9 heures, représentation du Schauspielshaus de Dusseldorf: *Hedda Gabler*, drame en quatre actes, d'Henrik Ibsen. Distribution:

Hedda Gabler	Mme Louise Dumont
Julie Tesman	Josefa Stein
Mme Elvsted	Kæthe Rosenberg
Berthe	Martha Flanz
Georges Tesman	MM. Franz Everth
Le conseiller Brack	Gust. Lindemann
Loeborg	Otto Stoeckel

La soirée commencera à 8 h. 1/2 très précises par un spectacle d'art consacré à Henri Heine (né à Düsseldorf, mort à Paris) avec une partie musicale, chantée par M. L. Fröhlich, et une causerie de M. le docteur Herbert Eulenberg.

Demain samedi, la *Vie de l'Homme*, d'Andréjew.

Au théâtre Cluny, à 8 h. 1/2, première représentation de: *Le Wagon d'amour*, vaudeville en un acte de MM. Claude Roland et Jean Marsèle. Distribution:

Coralie	Mmes Jeanne Renouard
Julienne Laminor	M.-G. Aubrays
Joseph Laminor	MM. Valot
Carlin	Remington
Un Soldat	René Eugère
Un Voyageur	Bellet
Le Contrôleur	Bellet

2^e *Cochon d'enfant*! vaudeville en 3 actes de MM. André de Lorde et Raphaël. Distribution:

La tante Hudson	Mmes Emma Bonnet
Mme Bouillard	Frank-Mel
Yvonne	Benda
Cécilia	Dernerville
Henriette Planet	Villerois
La Domptesse	Sarlier
Marthe	MM. Delphin
Léon Planet	Coradin
M. Edmond	Paul Perret
Paul Lormoy	G. Saulieu
Julot	Marius
Toby	Leriche

Le spectacle commencera par le *Billet de loterie*, pièce en un acte de MM. Gilles et Roger, interprété par Mlle Jane Peyral et M. Maris.

A l'Opéra, à 8 heures, pour la rentrée de Mlle Brozia, *Roméo et Juliette* (Mlle Brozia, Laute-Brun, Goulancourt, MM. Muratore, Delmas, Danges, Lequien, Dubois).

Danse: Mlle Lobstein, M. Ricaux, Mlle George-Coutat, Meunier, Billon, Marthe Urban, Laetitia Coutat, Léa Piron, de Moreira, H. Laugier, Guillemain, Sirid, Schwartz, B. Marie, Dockes, Guillemain, Brémont, Mourat, M. Lequien, S. Rubier, J. Laugier, Reval.

L'orchestre sera dirigé par M. Rabaud.

A la Comédie-Française, à 8 heures, la *Furie* (Mmes S. Weber, Louise Silvain, Madeleine Roch, Bergé, Robine, MM. Albert Lambert, Paul Monnet, Delaunay, Fenoux, etc., etc.).

A l'Opéra-Comique, à 8 h. 1/2, *Sanga* (Mlle Chénier, Nelly Martyl, MM. Léon Beyle et Ghasse).

A l'Odéon, à 8 h. 1/2, *Les Grands* (Mmes Lutz, Taillade, Grumbach, Barsange, André Pascal, MM. Desjardins, Desfontaines, Denis d'Inès, Maupré, Chambréuil).

Aux Variétés, à 9 heures précises, *Le Roi* (M. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numa, Moricy, Simon, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier).

A 11 heures, au 3^e acte, la *Réception* officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chapelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

Au théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4, la *Dame blanche* (Mlle Tiphaine, Lemeignan, Berat, MM. Devriès, Alberti, Désiré, Bouloutou, Chacou).

A la Renaissance, à 8 h. 3/4, *J'en ai plein le dos, de Margot*! (MM. Lucien Guitry, Galipaux, Mmes Jeanne Deslos, Marguerite Caron); *Le Juif polonais* (MM. Guitry, Maguier, Dubosc, Mmes Dux, Denège, etc., etc.).

Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, *Trains de luxe* (Mmes Réjane, Marie Magnier, Yvon de Bray, Delphine Renot, Dornoz, MM. Signoret, Trévise, Puylagarde, Elie Febvre, Bosman).

Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Jeanne Thomassin, *Le Poutailier* (Mlle Jeanne Thomassin, Léo Renn, Juliette Margel, Mme Berthe Legrand, Mlle Mario Calvill, MM. Henry Burquet, André Hall), *Peu la mère de Madame* (Mlle Lucile Nobert, Chalon, M. Harry Baur), *le Bon Parnasse* (Mlle Simone Depallin, MM. Bouchez et Keller).

Aux Capucines, à 9 heures, *Chassé-Croisé* (Mlle Mériol, MM. Jalabert, Hobert), *le Médecin du cœur* (Mlle Marguerite Brésil, Diane Hamond, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy), *O qu'il l'an neuf!* revue gaillarde (Mlle Thérèse Carnay, Spilly, Debrennes, MM. Berthez, Prad, Darnley, Orsy).

Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *Un concert chez les fous*; *Gadule*; *Chez Agathe*; *Justice est faite*; *le Puits n° 4*.

A la Comédie-Royale, relâche.

Au théâtre populaire de Belleville (8, rue de Belleville), à 8 h. 1/2 (et toute la semaine), *Bibi et l'Anglais ou le Fou raisonnable*.

Au théâtre du XX^e Siècle, à 8 h. 1/2, 138, boulevard de Ménilmontant, 138^e gala populaire des Trente ans de théâtre (2 fr. 50, 2 francs, 1 franc, 0 fr. 50).

Causerie de M. Georges Boyer: l'Opéra-Comique donnera des fragments de *Carmen* (Mlle Bailac, O'Brien, M. Dufriche); *Chansons* par M. Polin; le cinquième acte du *Chien de garde* (MM. Chelles, Garrigues, de l'Odéon, Mmes Descorval, Odette de Feh); *Un Caprice* (M. Baillet, Mlle Jeanne Rolly, Alice Barton); la Comédie-Française donnera les *Folies amoureuses*, comédie en trois actes, en vers, de Regnard (MM. Debilly, Siblot, André Brunot, Mlle Dussane, Clary).

Ce soir, au Vaudeville, réception du service de seconde de la *Route d'Émeraude*.

Hier:

Au cours de la représentation de la *Furie*, à la Comédie-Française, un spectateur a sifflé. Il a été aussitôt expulsé, et la représentation a continué sans incidents.

On a annoncé hier que M. Edmond Rostand aurait choisi M. André Brunot pour interpréter le principal rôle de *Chantecler*. M. Hertz nous a téléphoné pour nous prier de démentir cette information inexacte de tous points.

Dans la pensée de M. Edmond Rostand comme des directeurs de la Porte-Saint-Martin, l'artiste qui jouera le rôle est virtuellement désigné: il est digne du rôle écrasant qui va lui être confié. Mais il ne pourra le jouer qu'après certains événements qui se préparent.

On nous a télégraphié de Pierrelatte la mort de M. Raoul Modier de Montjau, l'ancien chef de l'Opéra, décédé hier, au « Mas aux Roses », où, depuis quelques années, il s'était retiré.

Les lettres suivantes ont été échangées hier entre Mme Yvette Guilbert et M. Léon Poirier, secrétaire général du Gymnase:

Ma chère amie,
Puisque aux deux « Samedis de Madame » que vous avez donnés chez nous bon nombre de personnes n'ont pas trouvé de places, pourquoi ne pas vous faire entendre encore au Gymnase?... et mon directeur ne prie de vous dire que les recettes extraordinaires réalisées par *Yvette*... *Buridan* nous permettant de ne pas répéter d'ici longtemps, on pourrait peut-être organiser toute une série de matinées. Que diriez-vous des « Jours d'Yvette » ?
Mille cordialités.

Léon POIRIER,
secrétaire général du Gymnase

Voici la réponse de Mme Yvette Guilbert:

Mon cher Poirier,
Dites à Franck que j'accepte avec plaisir et que jeudi prochain, c'est-à-dire le 11 de ce mois, je commencerai la série de ces auditions, « les Jours d'Yvette ».
Mes mains dans les vôtres.

Yvette GUILBERT.

On a fêté hier, entre intimes, la 50^e représentation aux Nouveautés de *Une grosse affaire*, qui s'affirme de plus en plus comme un énorme succès de mise en scène pour M. Henri Micaud et d'irrésistible gaieté pour MM. Maurice Hennequin et Pierre Véber.

Demain:

C'est demain que, sous la nouvelle direction Hertz et Jean Coquelin, s'ouvrira l'Ambigu, avec le *Courrier de Lyon*. Au sujet de la prise de possession du théâtre par la direction nouvelle, nous avons reçu du secrétaire la note suivante:

MM. Hertz et Coquelin nous prient de vouloir bien informer le public que c'est directement des mains de Mme Cantin qu'ils ont acquis le droit au bail du théâtre de l'Ambigu; qu'ils n'ont aucun lien de droit avec la Société qui dirigeait précédemment l'Ambigu; que tous les traités quels qu'ils soient tombent par le fait de ladite cession et qu'en conséquence ils se déclarent irresponsables de tous les engagements pris par leurs prédécesseurs.

Ceci pour répondre à toutes les réclamations qui se sont produites ou qui pourraient se produire.

Pour donner plus d'attrait encore à la reprise de *l'Assommoir*, qu'ils préparent dès maintenant, MM. Hertz et Jean Coquelin ont su décider Mme Desclauzas à tenir le rôle de Mme Boche.

La célèbre artiste doit signer avec eux aujourd'hui même pour ce rôle — que d'autres eussent trouvé bien mince, mais auquel son originalité saura donner une ampleur et une fantaisie dignes du grand nom de Desclauzas.

Il y a des années et des années qu'on n'a pas applaudi Mme Desclauzas à Paris. Voilà une rentrée qui ne manquera pas d'être sensationnelle.

Au jour le jour:

MM. Messager et Broussan ont renouvelé pour deux années l'engagement de Mlle Lapaquette. Cette nouvelle sera apprise avec satisfaction par tous ceux qui, au cours des dernières représentations, ont pu apprécier la voix et le talent de la charmante cantatrice.

Nous annonçons, hier, l'arrivée de M. Jean Noté à Paris et sa rentrée à l'Opéra demain soir samedi dans *Lohengrin*. Un ami du *Rigolo* qui a eu le plaisir de faire la traversée avec l'éminent artiste nous conte qu'un grand dîner a été donné à bord par M. Isidore P. Polak, en l'honneur de M. Jean Noté. Le menu portait cet en-tête flatteur:

Dinner given by Mr Isidore P. Polak to his friends in honour of the illustrious artist Mr Jean Noté, who has volunteered to enchant us with his singing and beautiful voice. (Dinner offert par M. Isidore P. Polak à ses amis en l'honneur de M. Jean Noté, l'illustre artiste qui nous a si gracieusement enchantés de sa belle et harmonieuse voix.)

Le dîner a été très cordial et très gai. Les invités ont bu à la gloire de M. Jean Noté et à la continuation de ses grands succès à l'Opéra.

Comme nous le disions, il y a quelques jours, Coquelin Cadet a laissé un testament, en date du 45 juillet 1906. En voici les principales clauses:

Il lègue au Conservatoire une somme de 25,000 francs, destinant les revenus à la fondation d'un prix annuel, portant le nom de *Prix Coquelin Cadet*, et réservé à l'élève, homme ou femme, « le mieux doué pour la comédie ». Il exprime, en outre, le désir que

LA ROUTE D'ÉMERAUDE

Nous avons la bonne fortune de pouvoir publier une scène du beau drame de M. Jean Richepin, dont le théâtre du Vaudeville a donné hier la première représentation. Le jeune peintre Kobus a quitté l'atelier de son maître pour venir à Amsterdam avec Siska, un modèle dont il fit sa maîtresse. Un vieux bohème, Dirk, vient lui apprendre que le luxe dans lequel il vit est payé par un autre homme.

ACTE III — SCÈNE VIII

DIRK, KOBUS

KOBUS, d'une voix émue, basse et qui tremble.
Alors, c'est vrai, Dirk ?

DIRK, simple et grave.

Oui, c'est vrai.

KOBUS, fondant en larmes et en sanglots.

Mon Dieu ! mon Dieu !

(Il a la tête dans ses bras. Dirk lui caresse doucement les cheveux comme à un enfant.)

DIRK, très tendre.

Pleure, va. Détends-toi les nerfs. Pleure, mon fieu. Un coup pareil, en plein amour, ça vous assomme.

(D'une voix plus ferme et remuant.)

Mais sois fort. Quand on s'en relève, on est un homme.

(Avec résolution.)

Qu'il te frappe aujourd'hui, d'ailleurs, tant mieux, ma foi !

(Kobus relâche la tête et le regarde.)

Si tu savais ce qu'on voulait faire de toi !...

(Avec force.)

Un infâme acceptant la honte...

KOBUS, se cachant le visage de ses mains.

Oh ! non, de grâce !

Ne me dis pas...

(Dans une rage sourde, s'enflant peu à peu.)

Pour...

Me croire, elle, l'âme assez basse

(Les deux poings crispés et tendus.)

Oh ! la gueuse ! la gueuse !

(En s'effondrant de nouveau, la tête dans ses bras.)

La gueuse !

(Dirk garde un moment le silence, pendant que Kobus sanglote en grinçant des dents.)

Dirk, reprenant sa voix encourageante de tout à l'heure.

Allons,

Redresse-toi, Kobus, ferme sur tes talons, Le front haut.

(En l'obligeant à relever la tête et à le regarder.)

Sans remords, et pur, puisque tu souffres. Songe que tu risquais de tomber dans des gouffres. Tu n'es que sur le bord; je t'y tiens par la main, Et pour te rendre à toi je connais le chemin.

KOBUS, s'essuyant les yeux, mais avec des sanglots encore.

Oh !

DIRK, d'un ton léger, à dessin.

Non, ne pleure plus. Ça n'en vaut pas la peine. On prend ces amours-là comme une bonne aubaine, Un beau rêve qui par hasard vous arriva.

Merci, pendant qu'il dure ! Adieu, quand il s'en va !

Ca se guérît, le cœur, par la philosophie.

KOBUS, avec une expression douloureuse.

Puis-je arracher du mien ce morceau de ma vie, Sans saigner tout le sang de mes veines ?

DIRK, avec autorité.

Sois fort. Et saigne, mais arrache ! Il n'y faut qu'un effort. Le premier. Fais-le. Fuis, loin, vite, à tire-d'aile ! Fuis cette chambre chaude où tout te parle d'elle.

KOBUS, dans un sursaut de rage, et sa rage s'enflant ensuite de plus en plus jusqu'à la fin.

Oui, tout m'en parle, mais pour la maudire ! Là, C'est là, dans cette chambre où l'on m'ensorcelle, Et dont le lit m'a l'air de ma tombe qu'on creuse, C'est là, là, qu'elle osait m'aimer, la malheureuse, Là, parmi ces objets, ces meubles, ces décors, Dont je ne savais pas que le prix fût son corps, Et dont chacun soudain me soufflette et me crie Qu'elle y vendait ce corps comme à la boucherie !

(Avec une énergie farouche.)

Oh ! oui, je m'en irai, je fuirai cet égout ; Mais pas sans y cracher contre elle mon dégoût, Pas sans lui dire...

DIRK, vivement et fortement.

Non. Il ne faut rien lui dire.

Quand le loup se sent pris dans un piège, il s'en tire En coupant près du fer sa patte avec ses dents. Et ne laisse après lui que des lambeaux pendants ; Mais nul cri de douleur n'a trahi son martyre. Fais comme lui.

Le piano d'abord soit offert au lauréat du second prix de piano le plus pauvre.

A l'Asphicée Saint-Louis de Boulogne-sur-Mer, le vent que soit créé, avec une somme de 20,000 francs, un *lit Coquetin cadet*; à la Société Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, il laisse 45,000 francs; à l'œuvre de l'Assistance pour le travail de cette ville, 40,000 francs; à la mairie, pour les harpers, 3,000 francs; à la bibliothèque, ses livres avec les meubles qui les contiennent; au musée, son portrait par Emile Friant, son buste en marbre par Falguière.

L'Association des artistes dramatiques de Paris bénéficie de 10,000 francs; la Maison des Artistes de Pont-aux-Dames de 10,000 francs également, et, en outre, du linge et de la cave de Cadet.

Au Théâtre-Français, il lègue d'abord 40,000 francs qui devront être « distribués, par les soins de l'administrateur général, aux machinistes et petits employés »; il donne ensuite son portrait à l'huile, dans le rôle de « l'illustre » personnage de M. Emile Friant, et une statue en bronze de M. Emile Friant.

Cadet dispose d'autre part, en faveur du musée du Louvre, de son portrait à l'huile par Emile Friant; de cinq tableaux, dont un délicieux pastel, le *Dégel*, de Cazin; et, en faveur d'un musée du Luxembourg, de son buste, cher perdue, en « Scapin », par Emile Friant.

Enfin il demande que son mobilier soit vendu, et que le produit de cette vente soit consacré « en une ou plusieurs fois au secours des pauvres de Boulogne-sur-Mer et particulièrement des familles pauvres de marins ».

L'Opéra-Comique affiche pour lundi prochain une représentation populaire à prix réduits (avec location), de *Mignon*. Interprètes : M. Le Camellier, M. Bourville, et Mme Guillemin, MM. Cazeneuve et Guillaumat.

Le succès de *l'Aiglon* au théâtre Sarah-Bernhardt dépasse les prévisions les plus optimistes. Recettes énormes et enthousiasme débordant autour de Mme Sarah Bernhardt qui n'a jamais été plus jeune, plus vaillante et plus intéressante.

Pendant la semaine, Mme Sarah Bernhardt se propose de donner une série de représentations de la *Samaritaine*, cet autre chef-d'œuvre de M. Edmond Rostand. Elle jouera le rôle de Photine, une de ses plus admirables créations.

On pourra louer aux représentations de la *Samaritaine* des lundi prochain.

Aux Variétés.

M. Numes vient de reprendre dans le *Roi* le rôle de Bourdier, qu'il a créé avec tant de finesse, de comique et d'autorité.

L'excellent artiste a eu le temps d'aller faire un tour de passe-passe à Saint-Petersbourg d'y jouer avec le plus grand succès dix-sept rôles — et de retrouver, après toute cette moisson de lauriers, son personnage bien vivant et poursuivant allègrement sa course vers la 300^e.

Trains de luxe continue sa marche triomphale, au théâtre Réjane, et cela en dépit du mauvais temps que nous subissons ces jours-ci. Tous les soirs les vaillants interprètes de la pièce de M. Abel Hermant — Mme Réjane en tête — sont vivement applaudis par un public d'élite.

L'illustration publie cette semaine *Trains de luxe*, de M. Abel Hermant; et elle publiera prochainement la *Route d'Emeraude*, de M. Jean Richepin, d'après le roman de M. Eugène Demolder.

MM. Isola Frères annoncent pour jeudi prochain 41 mars la rentrée de Mme Delna dans la *Favorite*, au Théâtre lyrique de la Galté.

A cette occasion, la distribution de la *Favorite* sera la suivante :

Léopold	MMes Delna
Inès	Kerjan
Poland	MM. Affré
Alphonse	M. de la Roche
Balthazar	Paty
Dou Gaspar	Sardet

L'élite de la société parisienne se presse aux curieuses représentations de la troupe du Schauspielhaus de Dusseldorf, données sous les auspices de l'« Eclair ». Et la salle du théâtre Marigny voit un défilé quotidien des plus hautes personnalités de la capitale. C'est ainsi que Mme la comtesse de Greffulhe, en tête d'une élite, applaudissait, avant-hier, *le Triomphe de la sensibilité*.

Le banquet de l'Association de la critique aura lieu, au café Cardinal, lundi prochain, 8 mars, à sept heures et demie. A la demande de M. Adolphe Besson, président de l'Association, M. Louis Barthou, ministre des travaux publics, a bien voulu accepter de présider ce dîner.

Nous apprenons le mariage de Mlle Suzanne Bernède, fille de M. Arthur Bernède, l'auteur dramatique souvent applaudi, avec M. Claude-Paul Trouillard.

Comme il arrive pour tous les vrais succès, la jolité des troupes Capucines voit augmentée avec le bombardement des représentations la vogue de son amusant spectacle. Après plus de cinquante fois la coquette salle de M. Berthez présente, chaque soir, le plus éblouissant coup d'œil d'élégance. Cela s'explique d'ailleurs par l'attrait de la jolie comédie de M. Michel Provins, le *Médecin du cœur*, et de l'extrême revue, *Et O que l'An Neuf!* qui provoque de longs éclats de rire et que mettent si bien en valeur les excellents artistes des Capucines.

La Comédie-Royale affiche pour dimanche soir la répétition générale de son nouveau spectacle. Lundi, première représentation (sans augmentation du prix des places).

On peut louer dès à présent.

L'Association pour le développement du chant choral et de l'orchestre d'harmonie avait fait appel, l'an dernier, aux meilleures sociétés chorales de Paris, aux cours populaires de musique, aux dames musiciennes, pour l'exécution d'œuvres de M. Bourgault-Ducoudray célébrant l'héroïsme de la France à la fin des siècles. Un choral immense de 1,500 voix fut ainsi groupé au Trocadéro les 5 et 11 avril.

Les résultats artistiques ont été encourageants; l'élan donné est apparu si ardent et si enthousiaste que l'association va, cette année encore, réunir tout un peuple d'interprètes dans une grandiose solennité qui sera donnée au Trocadéro le dimanche 4 avril prochain, pour commémorer la date du 4 avril 1791 où l'Assemblée constituante a dédié le Panthéon à la mémoire des grands hommes. Des œuvres de Beethoven, de MM. C. Saint-Saëns, Bourgault-Ducoudray, Henri Maréchal célébreront ainsi, après la France héroïque, la France romantique.

Les dames musiciennes sont invitées à envoyer leur adhésion à Mme Cruppi, présidente du comité des dames patronnesses (siège social : palais du Trocadéro), ou à M. J. d'Estournelles de Constant, président de l'association (même adresse).

Jeanne d'Arc en Loraine.

Dans le cadre majestueux du théâtre de la Passion, à Nancy, une pièce sur Jeanne d'Arc, composée, à l'occasion de l'Exposition de cette ville, par un des plus puissants dramaturges de nos époques nationales, sera prochainement représentée.

Cinq cents acteurs prendront part à l'exécution du drame, qui sera monté avec laplus grande profusion de décors et de costumes. Ce spectacle sera certainement une des plus grandes attractions de Nancy pendant l'Exposition.

De Toulouse :

Ceci n'est pas un conte, pièce lyrique en cinq actes.

Le cours de Prochaine sera fait par M. Georges Dauter, de l'Opéra-Comique.

L'école est subventionnée par le ministère des beaux-arts et la Ville de Paris.

COURRIER MUSICAL

A l'audition bi-mensuelle de musique d'ensemble, chez Mme Jane Arger, mardi, Henri Expert, l'érudit musicographe, a fait une remarquable conférence, pleine d'art et de science, sur la musique vocale au temps de la Renaissance.

Les jeunes disciples de l'exquise musicienne, sous la direction de H. Létour, ont interprété une série de chants « a capella » de nos maîtres Jannquin, du Cauroy, O. de Lassus, Gosteleu, etc.

Le compositeur August Amadé (baron Pereira) donnera une audition de ses œuvres, le 17 mars, à la salle des Agriculteurs, avec orchestre et le concours de Mme Auguez de Montalant et de MM. Oskar Mayer et Albert Demblon.

Alfred Dellia.

MOUVEMENT MÉDICAL

A L'ACADEMIE DE MÉDECINE

Le docteur Chantemesse, professeur d'hygiène à la Faculté, a entrepris l'Académie du chemin de fer du Hedjaz, envisagé du point de vue sanitaire international. Depuis bien longtemps il prévoit que la nouvelle voie ferrée va singulièrement favoriser la propagation du choléra en Europe; dès le mois de janvier 1908, il réclamait la réunion d'une conférence internationale pour parer au péril.

Ce péril est indiscutable. M. Chantemesse le fait toucher du doigt au cours de ce mémoire extrêmement précis. Il y montre le choléra importé à La Mecque par les pèlerins venus de l'Inde et de l'Extrême-Orient, lesquels ne manquent point de contaminer les pèlerins du Nord, ceux qui sont en Syrie, en Transcaspié, en Perse, en Russie, en Egypte, en Algérie, au Maroc. Il prouve qu'une période d'incubation, ou plus exactement de « morbidisme latent », de cinq à six semaines des pèlerins, en apparence indemnes, pourra porter au loin le terrible fléau; que la rapidité des moyens actuels de communication ne peut qu'accroître le péril, et que les lazarets ne seront plus que de bien fragiles barrières. C'est toute la question de la propagation du choléra par le Nord qui se pose à nouveau. Il n'est que temps de s'appliquer activement à la résoudre.

Le docteur Hanriot a présenté une note de MM. Hébert et Heim, établissant que la composition chimique des buées de feinturerie (sauf pourtant celles d'aniline) n'est pas susceptible d'influer sur la santé des ouvriers feinturiers.

Le docteur Hallopeau a montré à l'Académie un malade atteint de pelade totale, jadis parfaitement chauve, et qui, maintenant, a recouvré toute sa chevelure, grâce au traitement par les rayons X, imaginé et très habilement appliqué par l'excellent praticien qu'est le docteur Chicot.

Le professeur Raymond, en son nom et au nom du docteur Kœnig, médecin ophtalmologiste, a entretenu l'Académie d'une maladie encore peu connue et pourtant fort intéressante: l'atrophie héréditaire de la papille du nerf optique. C'est une affection essentiellement héréditaire, qui se transmet par la voie maternelle presque exclusivement aux enfants mâles.

C'est toujours de façon subite que le mal se déclare, chez des jeunes gens de seize à vingt-cinq ans. Les malades ne deviennent pas complètement aveugles; ils perdent la vision centrale, mais ils conservent assez de vision périphérique pour se conduire et pour exécuter quelques travaux faciles. Le professeur Raymond, envisageant la question du point de vue médico-légal, démontre que ces cas de cécité héréditaire surprennent un jeune homme subitement doissant être connus des médecins-experts commis par les tribunaux pour les accidents du travail. L'hérédité étant ici la seule cause de la maladie, cette catégorie de patients n'a aucun droit aux pensions que la législation actuelle attribue aux ouvriers blessés du fait de leurs travaux.

Horace Bianchon.

LES GRANDES VENTES

La vente Raineville, dirigée par M^{re} Couturier, a pris fin hier sur un total de 169,995 francs. On a payé 4,100 fr. un meuble à hauteur d'appui en acajou, époque Louis XV, 3,955 fr. une tapisserie d'Aubusson au sujet chinois, de la même époque, 1,850 fr. un candélabre de Louis XVI, 1,620 fr. un gueridon Louis XVI, en acajou; 1,600 fr. une tapisserie flamande représentant une ville forte.

A l'autre bout du couloir on vendait l'atelier Barrias, *La Conspiration à Venise* a eu les honneurs de cette journée de 8,500 francs. On l'a poussée à 2,020 francs.

A côté, M^{re} Lair-Dubreuil dispersait des livres anciens et modernes — la bibliothèque de feu M. Léon Rattier — en traitait 31,550 francs environ et obtenait les enchères suivantes:

Livre d'heures (1509), grand in-8, sur vélin, orné d'enluminures, d'encadrements, de lettres peintes, reliure de Capé, 1,405 fr.; *Heures*, manuscrit du quinzième siècle, illustré de miniatures, reliure de Capé, 1,625 fr.; *le Nouveau Testament*, en latin et en français, traduit par Sacy, édition Didot jeune (1793-1798), 5 volumes in-4°, exemplaire sur grand papier, contenant les 112 dessins originaux de Moreau le Jeune (frontispices et figures, plume et sépia), ayant servi à l'illustration de l'ouvrage, et les gravures de Baquoy, Dambraun, Delaunay, Delignon, Delvaux, Duhamel.

A Dupré, Girard, Godeffroy, Halbon, de Longueil, en trois états, eaux-fortes, épreuves avant la lettre, épreuve avec la lettre, reliure de Bozerian, 9,800 fr.; *Office de la Vierge*, petit volume sur vélin, orné d'enluminures (1487), 2,210 fr.; *la Bible*, traduite en français sur la Vulgate, par M. de R. Petit, 1,125 fr.; *Nos Oiseaux*, d'André Theuriot, exemplaire sur japon, contenant 23 aquafortes originales de Giacomelli, reliure de M. Marius Michel, 3,995 francs.

Valemont.

LES LITTES

des Manns, une des merveilleuses voitures légères Zedel 1909, il faut s'adresser à M. Vendel, agent direct, 29, rue Brunel, Paris.

On peut profiter d'occasions véritables en voitures Mors, Panhard-Levassor et Renault en s'adressant à MM. Rivalta et Cie, 11, rue de Berri.

AÉRONAUTIQUE

A l'Aéro-Club de France

Le Comité de direction de l'Aéro-Club de France s'est réuni sous la présidence du comte de Castillon de Saint-Victor.

Etaient présents :

MM. Léon Barthou, Victor Tatia, Freyds, S. G. Lecomte, J. Chardac, J. Blanchet, Erard, Zens, Alfred Leblanc, Maricre Mallet, Henry Kapferer, René Cassini, Dubois Le Cour, A. Omer-Ducouis, Paul Tissandier, A. Nicolleau, Georges Le Bruu, Louis Blériot.

Au ballottage ont été admis MM. Georges Peina, J.-B. Joany, R. de Gaston, A. Holtoft, Octave Lecomte.

Le brevet de pilote-aéronaute de l'Aéro-Club de France a été décerné à MM. le comte de Moy et Stach von Golzheim.

L'affiliation de l'Aéro-Club du Centre à Orléans a été acceptée.

L'Aéro-Club de France a décidé d'envoyer trois champions à la Coupe aéronautique Gordon-Bennett à Zurich. Le délai d'inscription pour les aéronautes français a été reculé au mardi 1^{er} juin, à quatre heures.

Le comité de direction a ratifié la décision de la commission des ballons sphériques de fonder pour les pilotes de l'Aéro-Club de France, quatre coupes à disputer en 1930, et qui porteront les noms de : Charles, Robert, Pilâtre de Rozier, d'Arlande; pour les pilotes des sociétés affiliées, une coupe spéciale comporte un premier prix de 600 francs et un deuxième prix de 200 francs.

Des félicitations ont été adressées à l'Aéro-Club du Béarn, qui a pris l'initiative de créer, à Pau, un aérodrome voisin de celui de Milbur Wright, pour y inviter les aviateurs français.

A la date d'aujourd'hui, vingt et une sociétés françaises sont affiliées à l'Aéro-Club de France, et bénéficient des avantages qu'offre la grande société d'encouragement à la locomotion aérienne.

L'Aéro-Club de France vient de recevoir une nouvelle demande dans des conditions qui méritent d'être signalées : celle de l'Aéro-Club d'Algérie, qui est arrivée par le courrier sauvé du naufrage du paquebot *Ville d'Alger*.

Une section de la Ligue nationale aérienne vient d'être constituée à Rennes sous la présidence de M. Laurent, professeur à l'Ecole de médecine.

Les vice-présidents sont : MM. Corbeau, ingénieur en chef des ponts et chaussées ; Roche directeur de la Compagnie du gaz ; Bertrand sous-préfet de Saint-Malo ; *Secrétaire général* M. de Savignion ; *Secrétaires* : MM. Binard, Minaguet, Seyot ; *Tresoriers* : MM. Henri de Coniac et Blanc.

Parmi les membres du comité : MM. de Pourmont, René Cordier, Ferber, Guillou, Kuentz, de Kergariou, Louis Oberthur, vicomte de Rengrevé, etc.

BOXE

Les Championnats de boxe

Ce soir, à la salle Wagram, seconde réunion des deux finales des Championnats de boxe, organisés par la Fédération française des Sociétés de boxe. Cette seconde réunion a toutes les chances de remporter un succès plus considérable encore que celui remporté par la réunion de mercredi.

Le programme comprend des matches civils et des match militaires. Les combats de boxe anglaise seront particulièrement intéressants par la qualité et l'ardeur des adversaires.

Une rencontre s'annonce plus spéciale ment émouvante, celle qui mettra aux prises dans le championnat de poids lourds les deux remarquables athlètes, Lovell Graham champion depuis trois ans, et Pionnier.

Voici d'ailleurs le programme :

Championnat du monde de canne. — Drouet René Laurens.

Championnat de boxe française. — Poids moyens : Chameroy-Guillemain. Poids lourds : Roux-Pionnier.

Championnat de boxe anglaise. — Poids plume : Vioz-Mons. Poids extra légers : Stuber Mourier. Poids légers : Guillaume-Dravert. Poids lourds : Lovell-Graham-Pionnier.

Championnats militaires. — Demi-finales de boxe anglaise.

La dernière réunion, celle des finales, aura lieu lundi prochain.

COURSES A PIED

Après-demain dimanche 7 mars aura lieu à Amiens, le championnat national annuel de cross country, organisé par l'U. S. F. S. A.

Deux cents concurrents venant de tous les points de la France y prendront part.

Toutes les dispositions ont été prises par la commission centrale d'athlétisme de l'Union et le comité de Picardie pour assurer le succès de cette épreuve.

SPORTS D'HIVER

Une fête de ski et de luge a été donnée hier dans le parc de Saint-Cloud par notre confrère *l'Auro*; dans une atmosphère sera donnée aujourd'hui la même analogie par notre confrère *les Sports*.

Devant dix mille spectateurs, se sont disputés à Christiania les championnats du monde de patinage.

Le championnat de 500 mètres a été gagné par Oscar Mathisen, Norvégien, en 45 s. 3/5. Steen, Allemand, était second en 46 s. 1/5.


Le championnat de 5,000 mètres fut remporté par le Russe Burnow en 8 m. 45 s. O. Anderson, Suédois, était second, et O. Mathisen, troisième.

Le Roi assistait à ces épreuves.

Frantz-Reichel.


LA ROSE FRANCE

PARFUM DE LA FLEUR ROUGEANT, 19, F^{te} S^{te} Honoré

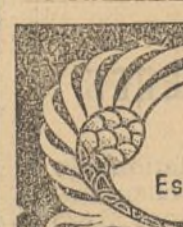


DEPOT GENERAL

M. RIVET, 2, B. Polissandière, PARIS, Spécialité de Vins Fins



11, Place de la Madeleine, PARIS



Essence, Savon-Poudre de Riz
Lotion, Sachets
ETC.

GRAND HOTEL

VUE SPLENDIDE DOMINANT LA MER

PRIX SPECIAUX POUR LONGS SEJOURS.

RIVOIRE

& CARRET

This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a slightly textured appearance with some minor creases and discoloration, characteristic of old paper. The right edge of the page shows the binding, with visible stitching and the dark cover material. The overall tone is warm and historical.

